





**Jean RACINE**  
**1639-1699**

# Britannicus



---

## BRITANNICUS

---

Tragédie en cinq actes, en vers.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 13 décembre 1669.

### *Personnages*

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius<sup>1</sup>.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius

JUNIE, amante de Britannicus

BURRHUS, gouverneur de Néron

NARCISSE, gouverneur de Britannicus

ALBINE, confidente d'Agrippine

GARDES

*La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.*

---

<sup>1</sup> Dans aucune des anciennes éditions on ne lit : *fils de l'empereur Claudius et de Messaline*. C'est l'érudition malheureuse des éditions plus récentes qui a ajouté ici le nom de *Messaline*, dont Racine a évité de rappeler le souvenir.

# À<sup>1</sup> MONSEIGNEUR LE DUC DE CHEVREUSE<sup>2</sup>

Monseigneur,

---

<sup>1</sup> Nous suivons, comme pour toutes les épîtres dédicatoires, le texte de l'édition originale. Nous l'avons comparé à celui d'un manuscrit donné, comme autographe, à la bibliothèque de la ville de Lyon par M. Monfalcon. Ce manuscrit n'est pas entièrement conforme à la première édition de *Britannicus*, la seule des anciennes qui contienne l'épître, mais à celle de 1736. Nous avons déjà fait la même remarque au sujet de la dédicace de *la Thébàide*.

<sup>2</sup> Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes, était né le 7 octobre 1646. Il mourut le 5 novembre 1712. Il avait été, comme Racine, mais plus tard que lui, élève de Lancelot. Racine l'avait connu très jeune à l'hôtel de Luynes, et c'est de lui qu'il parle dans ses lettres de 1661, sous le nom de *Monsieur le Marquis*. On connaît la liaison si étroite du duc de Chevreuse avec le duc de Beauvillers et Fénelon, et l'influence de ces trois hommes de bien sur le duc de Bourgogne. Saint-Simon a dit du duc de Chevreuse qu'il était « né avec beaucoup d'esprit naturel, d'agrément dans l'esprit... de facilité pour le travail et pour toutes sortes de sciences. » (*Mémoires*, tome X, p. 266.) Mais ce qu'en lui il a loué surtout, d'accord en cela avec tous les témoignages et avec les éloges que lui donne ici Racine, ce sont ses vertus, la droiture de son cœur, « sa douceur, sa mesure, sa modestie. » (*Ibidem*, tome VI, p. 185.)

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage ; et si je vous avais demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurais obtenue. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ? Non, Monseigneur, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages<sup>1</sup>, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses<sup>2</sup>. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en, ai pu concevoir. Ne craignez pas, Monseigneur, que je m'engage plus avant, et que n'osant le louer en face, je m'adresse à vous

---

<sup>1</sup> *Prendre part* peut bien signifier simplement ici *prendre intérêt*. Il nous semble peu probable que le duc de Chevreuse ait eu quelque part aux ouvrages de Racine. De Visé semble, il est vrai, insinuer dans son *Mercur* qu'un sage, un Socrate collaborait avec notre poète. Chevreuse était un sage ; mais à l'époque où fut composé *Britannicus*, il était bien jeune pour qu'on pût le reconnaître sous le nom de Socrate. Quoi qu'il en soit, voici le passage du *Mercur galant* de 1672, écrit à propos de Bajazet : « Ses amis (*les amis de Racine*) le placent entre Sophocle et Euripide, aux pièces duquel il semble que Diogène Laërce veuille nous faire entendre que Socrate avait la meilleure part des plus beaux endroits. »

<sup>2</sup> Racine désigne clairement ici Colbert, dont le duc de Chevreuse avait épousé la fille aînée en 1667. Colbert ne passe pas pour avoir été aussi bon juge des choses de l'esprit que le dit Racine dans ce passage. Mais il avait donné des pensions aux gens de lettres, et Racine lui devait de la reconnaissance.

---

## JEAN RACINE

---

pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses louanges ; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre. La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur<sup>1</sup>,

Racine.

---

<sup>1</sup> Dans le manuscrit, comme dans l'édition de 1786 et dans celle de M. Aimé-Martin, il y a : « Votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur. » Nous ferons remarquer en outre que dans le manuscrit, de même que dans ces deux éditions, l'épître se divise en quatre alinéa. Dans l'édition de 1670, elle n'en forme, comme ici, qu'un seul.

## PREMIÈRE PREFACE<sup>1</sup>

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi. Ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors. Néron est ici dans son particulier et dans sa famille. Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourraient bien aisément<sup>2</sup> leur prouver que je n'ai point de

---

<sup>1</sup> Cette préface est celle de l'édition de 1670.

<sup>2</sup> Les éditions de 1807, de 1808 et celle de M. Aimé-Martin omettent *bien*

réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron. Je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué<sup>1</sup> sa mère, sa femme, ses gouverneurs. À cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très méchant homme et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. « Néron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitis mire congruebat*<sup>2</sup>. »

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'*Andromaque*<sup>3</sup>, les sentiments d'Aristote sur le héros de la tragédie ; et que bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas

---

devant *aisément*.

<sup>1</sup> Les mêmes éditions donnent ici : « Il n'a pas encore tué. » C'est ainsi que Racine s'exprime dans sa seconde préface.

<sup>2</sup> *Annales*, livre XIII, chapitre I.

<sup>3</sup> Voyez ci-dessus la *première préface d'Andromaque*, p. 35 et 36.

davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entraît que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu<sup>1</sup>. Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit<sup>2</sup>, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppose les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très sage. Qu'auraient-ils à me répondre si je leur disais que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace* ? Mais j'ai à leur dire que s'ils avaient bien lu l'histoire, ils auraient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*<sup>3</sup>. Elle aimait tendrement son frère ;

---

<sup>1</sup> Narcisse se tua au commencement du règne de Néron. Voyez les *Annales* de Tacite, livre XIII, chapitre I.

<sup>2</sup> Corneille, qui est ici désigné, reconnaît lui-même, dans l'*Examen* de son *Héraclius*, qu'il a pris cette licence : « J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas. » Voyez le *Corneille* de M. Marty-Laveaux, tome V, p. 152. Corneille parle aussi de cet anachronisme, et l'excuse par les exemples des anciens, dans son avis *Au lecteur*. (*Ibidem*, p. 143 et 144.)

<sup>3</sup> « La plus charmante des jeunes femmes. » Voici le passage de Sénèque (*Apocolokyntose*, chapitre VIII) : « Lucium Silanum, generum suum, occidit, Oro, propter quid ? Sororem suam, festivissimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. » L'abbé du Bos (*Réflexions critiques*, 1<sup>re</sup> partie, section XXIX) fait la remarque suivante sur la *Junie* de

« et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion<sup>1</sup>. » Si

---

Racine : « Junia Calvina, l'amante de Britannicus, sur laquelle le poète prend soin de nous instruire dans sa préface, et qu'il a tant de peur que nous ne confondions avec Junia Silana, n'était point à Rome dans le temps de la mort de Britannicus... Elle avait été exilée à la fin du règne de Claude, et Néron ne la rappela de son exil que lorsqu'il voulut faire un certain nombre d'actions de bonté, afin d'adoucir les esprits aigris contre lui par le meurtre de sa mère. D'ailleurs le caractère que M. Racine s'est plu à donner à cette Junia Calvina est bien démenti par l'histoire... Plus d'une fois il lui fait dire en phrases poétiques qu'elle n'a point vu le monde et qu'elle ne le connaît pas encore. Tacite, qui doit avoir vu Junia Calvina, puisqu'elle a vécu jusque sous le règne de Vespasien, dit dans l'histoire de Claudius (*Annales*, livre XII, chapitre IV) qu'elle était une *effrontée*. Avant que Claudius épousât Agrippine, elle avait été mariée à Lucius Vitellius, le frère de Vitellius qui fut empereur dans la suite. Sénèque, dans la satire ingénieuse qu'il écrivit sur la mort de l'empereur Claudius, parle de Junia Calvina en homme qui la tenait réellement coupable du crime d'inceste avec son propre frère, pour lequel elle avait été exilée sous le règne de ce prince. M. Racine rapporte une partie du passage de Sénèque, d'une manière à faire croire qu'il ne l'a pas lu tout entier... Il ne nous dit pas ce que Sénèque ajoute, que Junia Calvina paraissait une Vénus à tout le monde, mais que son frère aimait mieux en faire sa Junon. M. Racine suppose, dans sa préface, que l'âge seul de Junia Calvina l'empêcha d'être reçue chez les Vestales, puisqu'il pense avoir rendu sa réception dans leur collège vraisemblable, en lui faisant donner par le peuple une dispense d'âge, événement ridicule par rapport à ce temps-là, où le peuple ne faisait plus les lois. Mais outre que l'âge de Junia Calvina était trop avancé pour sa réception parmi les Vestales, il y avait encore plusieurs raisons qui rendaient sa réception dans leur collège impossible. » Ces observations sont exactes, mais bien rigoureuses. Racine aurait dû, pour en finir avec les chicanes, se contenter de répondre, comme il se montre d'abord tenté de le faire, qu'il avait inventé le personnage de Junie. C'était son droit de poète.

<sup>1</sup> « Fratrum, non incestum, sed incustoditum, amorem ad infamiam traxit

je la représente<sup>1</sup> plus retenue qu'elle n'était, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paroisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie<sup>2</sup> Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la faire revenir. Un autre l'aurait pu raconter pour elle. Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action ; et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes censeurs. La pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout.

---

(*Vitellius*). » (*Annales*, livre XII, chapitre IV.)

<sup>1</sup> M. Aimé-Martin et, avant lui, les éditeurs de 1807 et de 1808 ont changé *représente* en *présente*.

<sup>2</sup> Plus tard, ayant reconnu sans doute quelque vérité dans la critique qu'il cherche ici à repousser, Racine se décida à supprimer la scène où se lisaient ces quatre vers, et qui ne se trouve que dans l'édition de 1670, où elle est la VI<sup>e</sup> de l'acte V. Voyez la variante du vers 1647.

C'est ainsi que dans l'*Antigone* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé<sup>1</sup> aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avancant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur<sup>2</sup>, un

---

<sup>1</sup> L'édition de 1670 a : *employés*.

<sup>2</sup> Allusion à l'Attila de Corneille, dans la pièce de ce nom. Les historiens rapportent, dit Corneille dans son avis *Au lecteur* (tome VII, p. 105), qu'il avait accoutumé de saigner du nez, et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se chargea fermèrent le passage à ce sang, qui, après l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les conduits. » Et en effet, dans la scène m de l'acte V (vers 1603 et 1604) on voit couler le sang d'Attila. C'est le dénouement de la pièce qui commence. Il faut dire cependant qu'il s'agit moins d'une ivresse causée par les *vapeurs du vin*, que d'un mal auquel le roi des Huns est en proie depuis qu'il a tué son frère. Ce qui est rigoureusement exact, c'est qu'Attila *veut de*

Lacédémonien grand parleur<sup>1</sup>, un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour<sup>2</sup>, une femme qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants<sup>3</sup>. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces Messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles ? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien<sup>4</sup>, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer ; et nous devons sans cesse nous demander : « Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers ? que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène ? » Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages. Je l'aurais prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipsi videant, dit Cicéron ; sed loquentur tamen*<sup>5</sup>.

---

*gaieté de cœur se faire haïr de sa maîtresse Ildione. Voyez la scène II de l'acte III (vers 879-892).*

<sup>1</sup> Agésilas ou Lysander, dans la tragédie d'*Agésilas* de Corneille.

<sup>2</sup> César, dans le *Pompée* de Corneille.

<sup>3</sup> Cornélie, dans le *Pompée* de Corneille.

<sup>4</sup> C'est de Longin qu'il s'agit. Voici le passage de cet auteur, tel que Boileau l'a traduit au chapitre XII du *Traité du Sublime* : « Ces grands hommes... nous élèvent l'âme presque aussi haut que l'idée que nous avons conçue de leur génie, surtout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : « Que penseraient Homère ou Démosthène de ce que je dis, s'ils m'écoutaient ? et quel jugement feraient-ils de moi ? » En effet, nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à disputer si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais sérieusement, rendre compte de nos écrits devant un si célèbre tribunal, et sur un théâtre où nous avons de tels héros pour juges et pour témoins. »

<sup>5</sup> « C'est aux autres à voir comment ils voudront parler de vous ; mais à coup

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface, que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné, *malevoli veteris poetæ*<sup>1</sup>, et qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies.

*...Occepta est agi,  
Exclamat, etc.*<sup>2</sup>

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où, selon Aulu-Gelle<sup>3</sup>, on ne recevait personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection, et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

Enfin je suis très persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à

---

sûr ils parleront. » (*République*, livre VI, chapitre XVI.)

<sup>1</sup> Racine vient de traduire ces mots : « d'un vieux poète malintentionné. » Ils se trouvent dans le Prologue de *l'Andrienne*, aux vers 6 et 7.

<sup>2</sup> « On commence à jouer la pièce ; il s'écrie, etc. » (*Eunuque*, Prologue, vers 22 et 23.)

<sup>3</sup> *Nuits attiques*, livre I, chapitre XII.

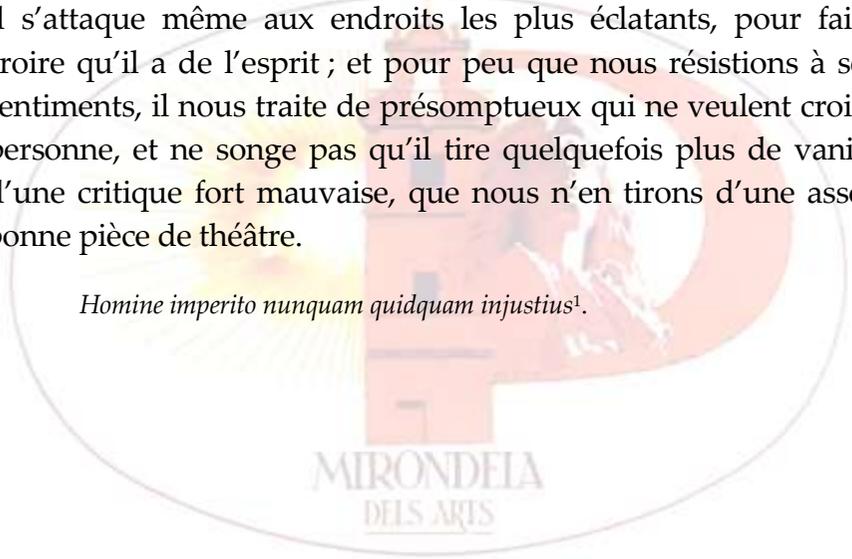
---

## BRITANNICUS

---

prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. Il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit ; et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

*Homine imperito nunquam quidquam injustius<sup>1</sup>.*



MIRONDEIA  
DELS ARTS

---

<sup>1</sup> Térence, *Adelphes*, vers 99. – C'est ce vers que traduit Racine lorsqu'il dit un peu plus haut : « Il n'y a rien... de plus injuste qu'un ignorant. »

## SECONDE PRÉFACE<sup>1</sup>

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. À peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté. Les critiques se sont évanouies ; la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers ; et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

À la vérité j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite. Et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma

---

<sup>1</sup> C'est la préface de 1676 et des éditions suivantes.

tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter<sup>1</sup> ; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde ; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres, et il leur cache sa haine sous de fausses caresses : *Factus natura velare odium fallacibus blauditiis*<sup>2</sup>. En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsiuit*<sup>3</sup>. Il ne pouvait souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire : *Fato quodam, an quia prævalent illicita ; metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium prorumperet*<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Comme avait fait Corneille dans une de ses éditions du *Cid*, et plus tard de *la Mort de Pompée*.

<sup>2</sup> « Formé par la nature à voiler sa haine sous de fausses caresses. » (Tacite, *Annales*, livre XIV, chapitre LVI.)

<sup>3</sup> « Néron, jusque-là, chercha à voiler ses vices et ses crimes. » (*Ibidem*, livre XIII, chapitre XLVII.)

<sup>4</sup> « Soit fatalité, soit attrait des plaisirs défendus ; et l'on craignait que, dans

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatientement la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*<sup>1</sup>. Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices, et que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour ; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque. Eh voici la raison : ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, l'autre pour les lettres ; et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum* ; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta*<sup>2</sup>. Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*<sup>3</sup>.

Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*<sup>4</sup>. Je ne dis que ce mot d'Agrippine,

---

l'emportement de ses passions, il ne déshonorât les femmes de la plus illustre naissance. » (*Ibidem*, livre XIII, chapitre XII.)

<sup>1</sup> *Annales*, livre XIII, chapitre I. Racine vient de traduire cette phrase.

<sup>2</sup> Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre II.

<sup>3</sup> « Sa mort laissa de longs et grands regrets à Rome, qui se souvenait de ses vertus. » (*Ibidem*, livre XIV, chapitre LI.)

<sup>4</sup> « Qui, brûlant de toutes les passions d'une tyrannie malfaisante, avait Pallas

car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle, et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle était aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdait en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand : *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat*<sup>1</sup>.

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avait beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans, et on dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt ; sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento*<sup>2</sup>.

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse ; car il y avait longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet ohm provisum erat*<sup>3</sup>.

---

dans son parti. » (*Ibidem*, livre XIII, chapitre II.)

<sup>1</sup> « Elle comprenait que sa dernière ressource venait de lui être enlevée, et qu'il y avait là un exemple de parricide. » (Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre XVI.)

<sup>2</sup> *Ibidem*, livre XII, chapitre XXVI. La phrase qui précède cette citation en est une traduction.

<sup>3</sup> *Ibidem*, livre XIII, chapitre XV.

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelait *Junia Silana*. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimaient tendrement ; « et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. » Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection. Et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

# ACTE I



## Scène première

AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE.

Quoi ? tandis que Néron s'abandonne au sommeil,  
Faut-il que vous veniez attendre son réveil<sup>1</sup> ?  
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte,  
La mère de César veille seule à sa porte ?  
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.  
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause

---

<sup>1</sup> Il y a dans *les Plaideurs* deux vers qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci. Ils sont dans les variantes de l'acte III, scène I (ci-dessus) :

*Le beau plaisir d'aller, tout mourant de sommeil,  
À la porte d'un juge attendre son réveil !*

Mais on comparerait mieux peut-être ce début de *Britannicus* avec les vers suivants de Juvénal :

*...Sedet ad prætoria Régis  
Donec Bithyno libeat vigilare tyranno.*

(Satire X, vers 160 et 161.)

---

## BRITANNICUS

---

M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.  
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré :  
Contre Britannicus Néron s'est déclaré ;  
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;  
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.  
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour  
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi ? vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,  
Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire ?  
Vous qui déshéritant le fils de Claudius,  
Avez nommé César l'heureux Domitius<sup>1</sup> ?  
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine :  
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine :

Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi ;  
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame ! Ah ! toute sa conduite  
Marque dans son devoir une âme trop instruite.  
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait  
Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?  
Rome, depuis deux ans, par ses soins gouvernée<sup>2</sup>,

---

<sup>1</sup> C'était, comme l'on sait, le nom de Néron avant son adoption par Claude.

<sup>2</sup> Var. *Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée.* (1670 et 76) – Le changement de « trois ans » en « deux ans, » fait par Racine dans son édition de 1687 et conservé dans celle de 1697, lui a paru nécessaire, comme

---

## JEAN RACINE

---

Au temps de ses consuls croit être retournée :  
Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant  
À toutes les vertus d'Auguste vieillissant<sup>1</sup>.

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :  
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;  
Mais crains que l'avenir détruisant le passé,  
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.  
Il se déguise en vain : je lis sur son visage  
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage<sup>2</sup>.

---

s'éloignant beaucoup moins de la date exacte. Néron était monté sur le trône au milieu d'octobre de l'an 54 après Jésus-Christ, et il empoisonna Britannicus avant le printemps de l'an 55. Dans les éditions publiées au commencement du dix-huitième siècle, les unes, par exemple celles de 1700 (Amsterdam) et de 1736, ont gardé l'ancienne leçon *trois ans* ; les autres, comme celles de 1702, de 1713 et de 1728, ont adopté la correction *deux ans*. Les éditions modernes (1807, 1808 et M. Aimé-Martin) s'accordent à donner *trois ans*, et ne mentionnent même pas *deux* comme variante.

<sup>1</sup> Sénèque, dans son traité qui a pour titre *de Clementia* (livre I, chapitre XI), allant plus loin encore dans la même pensée, dit que personne n'oserait comparer la vieillesse elle-même d'Auguste avec la douceur des jeunes années de Néron : « Comparare nemo mansuetudini tuæ audebit divum Augustum, etiam si in certamen juvenilium annorum deduxerit senectutera plus quam maturam. »

<sup>2</sup> Suétone (*Véron*, chapitres II-V) peint sous les mêmes traits les Domitius. Il remonte jusqu'au quatrième aïeul de Néron, Cneius Domitius Ænoharbus, tribun du peuple l'an de Rome 650, dont l'orateur Crassus disait qu'il ne fallait pas s'étonner s'il avait une barbe d'airain, parce qu'il avait un visage de fer et un cœur de plomb, c'est-à-dire, l'impudence et l'insensibilité. Le même historien représente le trisaïeul de Néron, Lucius Domitius, tué à Pharsale, comme un homme d'humeur farouche, *vir ingenio truci*. Le moins mauvais de

---

## BRITANNICUS

---

Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang  
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc<sup>1</sup>.  
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices :  
De Rome, pour un temps, Caius<sup>2</sup> fut les délices ;  
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,  
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.  
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,  
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?  
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État  
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?  
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père ;  
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.  
De quel nom cependant pouvons-nous appeler  
L'attentat que le jour vient de nous révéler ?  
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,  
Que de Britannicus Junie est adorée ;  
Et ce même Néron, que la vertu conduit,  
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.

---

la famille fut, suivant lui, le bisaïeul, qui changea souvent de parti dans les guerres civiles. Quant au grand-père, orgueilleux, prodigue, cruel, il montra dans les jeux de gladiateurs qu'il donna une telle férocité qu'Auguste dut la réprimer. Le plus méchant de tous ces Domitius fut le père de Néron, Cneius Domitius Ænoharbus. Suétone rapporte de lui des traits révoltants de barbarie.

<sup>1</sup> Agrippine était fille de l'illustre Germanicus, petite-fille de Claudius Drusus Néron, arrière-petite-fille de Tibérius Claudius Néron, premier mari de Livie. Parmi ces *fiers* Nérons, ses ancêtres, qui étaient de l'illustre famille des Claudius, était le vainqueur d'Asdrubal, C. Claudius Néron.

<sup>2</sup> Caius, fils de Germanicus, et par conséquent frère d'Agrippine, est cet empereur qu'on désigne d'ordinaire par son surnom de *Caligula*.

Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?  
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?  
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité  
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE.

Vous leur appui, Madame ?

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albine.

Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ;  
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,  
Britannicus par moi s'est vu précipiter.  
Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie<sup>1</sup>,  
Le frère de Junie abandonna la vie,  
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,  
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux<sup>2</sup>.  
Néron jouit de tout ; et moi, pour récompense,  
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,  
Afin que quelque jour, par une même loi,  
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

---

<sup>1</sup> L'empereur Claude avait fiancé à Lucius Silanus sa fille Octavie. Agrippine, dont le mariage avec Claude n'était pas encore célébré, mais déjà résolu, voulut enlever Octavie à Silanus, pour la marier à Domitius. Elle fit accuser d'inceste Silanus et sa sœur Junia Calvina. Le jour même du mariage d'Agrippine et de Claude, Silanus se donna la mort. Voyez Tacite, Annales, livre XII, chapitres III, IV et VIII.

<sup>2</sup> Lucius Silanus était fils d'Émilia Lépida, arrière-petite-fille d'Auguste. Julie, fille d'Auguste, et femme d'Agrippa, avait eu une fille, qui portait aussi le nom de Julie, et qui fut mariée à L. Émilius Paulus : de ce mariage était née la mère de Silanus.

---

## BRITANNICUS

---

ALBINE.

Quel dessein !

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.  
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE.

Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur<sup>1</sup> vous alarme peut-être.  
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,  
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,  
Et ce sont des secrets entre César et vous.  
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,  
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.  
Sa prodigieuse amitié ne se réserve rien.  
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.  
À peine parle-t-on de la triste Octavie.  
Auguste votre aïeul honora moins Livie.  
Néron devant sa mère a permis le premier<sup>2</sup>  
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> À ces mots : « Une injuste frayeur, » l'édition de 1741 a substitué : « Une juste frayeur, » faute reproduite dans l'édition de M. Aimé-Martin.

<sup>2</sup> Néron avait fait décerner par le sénat deux licteurs à sa mère : « Omnes in eam honores eumulabantu ; signumque more militiæ petenti tribuno dedit, optimæ mitris. Decreti et a senatu duo lictores. » (Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre II.)

<sup>3</sup> Les éditions de 1702, 1713, 1722, 1728 et 1750 ont :

---

## JEAN RACINE

---

Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.  
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :  
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.  
Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,  
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore,  
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,  
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,  
Et que derrière un voile, invisible et présente,  
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante<sup>1</sup>.  
Des volontés de Rome alors mal assuré,  
Néron de sa grandeur n'était point enivré.  
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,  
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,  
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers  
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.  
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place.  
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce :  
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,  
Laisa sur son visage éclater son dépit.  
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.  
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,  
Se leva par avance, et courant m'embrasser,

---

*Qu'on portât des faisceaux couronnés de laurier.*

<sup>1</sup> « In palatium ob id vocabantur (*patres*), ut (*Agrippina*) adstaret abditis a tergo foribus velo discreta, quod visum arceret, auditum non adimeret. » (Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre V.)

---

## BRITANNICUS

---

Il m'écarta du trône où je m'allais placer<sup>1</sup>.  
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine  
Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine<sup>2</sup>.  
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus  
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,  
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?  
Daignez avec César vous éclaircir du moins<sup>3</sup>.

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.  
En public, à mon heure, on me donne audience.  
Sa réponse est dictée, et même son silence.

---

<sup>1</sup> Cette scène est racontée par Tacite ; mais Racine l'a un peu arrangée. Elle se passa en présence, non des envoyés des différentes nations venus pour rendre hommage au nouvel empereur, mais des ambassadeurs arméniens qui plaidaient devant Néron la cause de leur pays. Agrippine voulait monter sur le tribunal de l'Empereur, et présider avec lui. Ce fut Sénèque qui avertit Néron d'aller au-devant de sa mère. « Legatis Armeniorura, causam gentis apud Neronem orantibus, escendere suggestum imperatoris et praesidere simul parabat (*Agrippina*) ; nisi, ceteris pavore defixis, Seneca admonisset venienti matri occurreret. Ita, specie pietatis, obviam itum dedecori. » (*Annales, ibidem.*)

<sup>2</sup> Les commentateurs ont rappelé que Corneille avait dit :

*Je sais par quels moyens sa sagesse profonde*

*S'achemine à grands pas à l'empire du monde.*

(*Nicomède*, acte V, scène I, vers 1511 et 1512.)

Si les vers de Racine sont une réminiscence de ceux de Corneille, ils en diffèrent cependant assez par le sens et par l'expression pour ne point paraître dérobés.

<sup>3</sup> Var. *Allez avec César vous éclaircir du moins.* (1670 et 76)

---

## JEAN RACINE

---

Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,  
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.  
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.  
De son désordre, Albine, il faut que je profite.  
J'entends du bruit ; on ouvre. Allons subitement  
Lui demander raison de cet enlèvement.  
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.  
Mais quoi ? déjà Burrhus sort de chez lui ?



## Scène II

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

BURRHUS.

Madame,

Au nom de l'Empereur j'allais vous informer  
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,  
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,  
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.  
Déjà par une porte au public moins connue  
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,  
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.  
Pendant voulez-vous qu'avec moins de contrainte  
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte ?

---

## JEAN RACINE

---

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur ?

Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?

Ai-je donc élevé si haut votre fortune

Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?

Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?

Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire

À qui m'effacera plutôt de sa mémoire ?

Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?

Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État ?

Certes plus je médite, et moins je me figure

Que vous m'osiez compter pour votre créature,

Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition

Dans les honneurs obscurs de quelque légion,

Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,

Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres<sup>1</sup> !

---

<sup>1</sup> Racine s'est inspiré du passage de Tacite où il est dit qu'Agrippine était un exemple unique jusqu'alors d'une femme fille d'un César (Germanicus), sœur, épouse et mère de souverains (Caligula, Claude et Néron) : « *Quam imperatore genitam, sororem ejus qui rerum potitus sit et conjugem et matrem fuisse, unicum ad hunc diem exemplum est.* » (*Annales*, livre XII, chapitre XLII.) – Dans *Athalie* (vers 447) Racine a dit aussi :

*Hé quoi ? vous de nos rois et la femme et la mère.*

Et Bossuet, dans *l'Oraison funèbre de Henriette de France* : « Une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants. » Cette oraison funèbre fut prononcée le 16 novembre 1669, un mois seulement avant la première représentation de *Britannicus*. L'orateur et le poète se sont rencontrés, sans qu'on puisse croire que l'un ait imité l'autre.

---

## BRITANNICUS

---

Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix  
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?  
Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne ?  
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?  
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?  
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux<sup>1</sup> ?  
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;  
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus, mon père.  
Parmi tant de héros je n'ose me placer ;  
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.  
Je puis l'instruire au moins combien sa confiance  
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion  
Que d'excuser César d'une seule action.  
Mais puisque sans vouloir que je le justifie  
Vous me rendez garant du reste de sa vie,  
Je répondrai, Madame, avec la liberté  
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.  
Vous m'avez de César confié la jeunesse,  
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.  
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,  
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?

---

<sup>1</sup> Ce langage est, dans Tacite, celui des ennemis de Sénèque : « Quem ad finem nihil in republica clarum fore, quod non ab illo reperiri credatur ? Certe finitam Neronis pueritiain, et robur juventæ adesse : exueret magistrum, satis amplis doctoribus instructus, majoribus suis. » (*Annales*, livre XIV, chapitre LII.)

Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.  
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.  
J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,  
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.  
Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,  
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire ?  
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?  
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?  
La cour de Claudius, en esclaves fertile,  
Pour deux que l'on cherchait, en eût présenté mille,  
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir :  
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.  
De quoi vous plaignez-vous, Madame ? On vous révère.  
Ainsi que par César, on jure par sa mère<sup>1</sup>.  
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour  
Mettre à vos pieds l'Empire, et grossir votre cour.  
Mais le doit-il, Madame ? et sa reconnaissance  
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?  
Toujours humble, toujours le timide Néron,  
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ?  
Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.  
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie<sup>2</sup>,

---

<sup>1</sup> Dans la lettre, rédigée, affirmait-on, par Sénèque, que Néron écrit au sénat après la mort d'Agrippine, il était seulement dit que celle-ci était accusée d'avoir espéré que les cohortes prétoriennes jureraient par son nom : « Quod consortium imperii, juraturasque in feminae verba praetorias cohortes... speravisset. » (Tacite, *Annales*, livre XIV, chapitre XI.)

<sup>2</sup> Les trois affranchis de Claude que Racine a eus en vue sont ceux dont parle Tacite au chapitre XXIX du livre XI et au chapitre I du livre XII des *Annales* :

---

## BRITANNICUS

---

À peine respirant du joug qu'elle a porté,  
Du règne de Néron compte sa liberté.  
Que dis-je ? la vertu semble même renaître.  
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître.  
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;  
César nomme les chefs sur la foi des soldats ;  
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée<sup>1</sup>,  
Sont encore innocents, malgré leur renommée ;  
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,  
Ne sont plus habités que par leurs délateurs<sup>2</sup>.  
Qu'importe que César continue à nous croire,  
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;  
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant  
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant<sup>3</sup> ?  
Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.

---

Narcisse, Pallas et Calliste. Suétone (*Claude*, chapitre XXVIII), et Sénèque dans l'*Apocolokyntose* en nomment plusieurs autres.

<sup>1</sup> Le stoïcien Pétus Thraséas se fit toujours remarquer dans le sénat par sa généreuse liberté. Il fut une des dernières victimes de Néron. Tacite (*Annales*, livre XVI, chapitre XXI) a dit qu'en le faisant mourir, Néron avait voulu exterminer la vertu même. – Cneius Domitius Corbulon fut le plus grand guerrier et l'un des hommes les plus vertueux de son siècle. Ses exploits avaient commencé sous Claude. Sous Néron il avait commandé les légions de Syrie et fait glorieusement la guerre d'Arménie. Néron le fit aussi périr.

<sup>2</sup> Racine s'est souvenu de ce passage du *Panégryrique de Trajan* (chapitre XXXV) : « Quantum diversitas temporum posset, tum maxime cognitum est, ... quum... insulas omnes, quas modo senatorum, jam delatorum turba completeret. »

<sup>3</sup> Comparez ce beau passage de la *Vie d'Agricola* (chapitre III), où Tacite félicite Nerva d'avoir réuni deux choses autrefois incompatibles, la liberté et la monarchie : « Res olim dissociabiles... principatum ac libertatem. »

J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.  
Sur ses aïeux sans doute il n'a qu'à se régler ;  
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler :  
Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,  
Ramènent tous les ans ses premières années !

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,  
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.  
Mais vous qui jusqu'ici content de votre ouvrage  
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,  
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,  
Néron de Silanus fait enlever la sœur<sup>1</sup>.  
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie  
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie<sup>2</sup> ?  
De quoi raccuse-t-il ? et par quel attentat  
Devient-elle en un jour criminelle d'État :  
Elle qui sans orgueil jusqu'alors élevée,  
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,  
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits  
L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ;  
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,

---

<sup>1</sup> On lit dans l'édition de M. Aignan :

*Expliquez-vous pourquoi, devenu ravisseur,  
Néron de Silanus fait enlever la sœur ?*

Nous ne savons où il a pris cette leçon. Cette fois ce n'est point dans l'édition de M. Aimé-Martin, qu'il reproduit d'ordinaire avec exactitude.

<sup>2</sup> Var. *Le sang de nos aïeux qui brille dans Junie ?* (1670-87)

---

## BRITANNICUS

---

Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :  
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.  
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle  
Peuvent de son époux faire un prince rebelle ;  
Que le sang de César ne se doit allier  
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;  
Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste  
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste<sup>1</sup>.

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix  
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.  
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,  
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :  
À ma confusion, Néron veut faire voir  
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.  
Rome de ma faveur est trop préoccupée :  
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,  
Et que tout l'univers apprenne avec terreur  
À ne confondre plus mon fils et l'Empereur.  
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire  
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire,  
Et qu'en me réduisant à la nécessité  
D'éprouver contre lui ma faible autorité,  
Il expose la sienne, et que dans la balance  
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

---

<sup>1</sup> *Nièce* est pris ici dans le sens indéfini de *descendante*. On a vu, à la note du vers 63, que Junia Calvina était sœur de Silanus ; et à la note du vers 66, que Silanus était fils d'une arrière-petite-fille d'Auguste.

---

## JEAN RACINE

---

BURRHUS.

Quoi ? Madame, toujours soupçonner son respect ?  
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect<sup>1</sup> ?  
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?  
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?  
Quoi ? de vos ennemis devenez-vous l'appui  
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?  
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,  
Serez-vous toujours prête à partager l'Empire ?  
Vous craignez-vous sans cesse, et vos embrassements  
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?  
Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ;  
D'une mère facile affectez l'indulgence ;  
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,  
Et n'avertissez point la cour de vous quitter<sup>2</sup>.  
Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine<sup>3</sup>  
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine<sup>4</sup> ?  
Lorsque de sa présence il semble me bannir ?  
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

---

<sup>1</sup> Les éditions de 1702, 1713, 1722, 1728 et 1750 ont :

*Ne peut-il faire un pas, qu'il ne vous soit suspect ?*

<sup>2</sup> Ce vers rappelle ce passage de Tacite (*Annales*, livre XIII, chapitre XIX), où la menace de Burrhus est accomplie : « Statim relictum Agrippinae limen. Nemo solari, nemo adire. »

<sup>3</sup> C'est le même mouvement que dans ces vers de Virgile :

*...Et quisquam numen Junonis adoret*

*Prasterea ?..*

(*Énéide*, livre I, vers 48 et 49.)

<sup>4</sup> Var. *Lorsque Néron lui-même annonce sa ruine.* (1670)

---

## BRITANNICUS

---

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,  
Et que ma liberté commence à vous déplaire.  
La douleur est injuste, et toutes les raisons  
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.  
Voici Britannicus : je lui cède ma place.  
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,  
Et peut-être, Madame, en accuser les soins  
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.



### *Scène III*

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE,  
ALBINE

AGRIPPINE.

Ah ! Prince, où courez-vous ? Quelle ardeur inquiète  
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?  
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah Dieux !

Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.  
De mille affreux soldats Junie environnée  
S'est vue en ce palais indignement traînée.  
Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits  
À ce nouveau spectacle auront été surpris ?  
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère  
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère.  
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs  
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures :

---

## BRITANNICUS

---

Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures ;  
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux  
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.  
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,  
Suivez-moi chez Pallas<sup>1</sup>, où je vais vous attendre.



---

<sup>1</sup> L'affranchi Pallas est compté par Tacite parmi ceux sur qui s'appuyait l'orgueil d'Agrippine, quibus superbia muliebris innitebatur. (*Annales*, livre XIII, chapitre XIV.) « Agrippine, est-il dit au même livre des *Annales* (chapitre II), avait dans son parti Pallas, qui avait conseillé à Claude le mariage incestueux et la funeste adoption, causes de sa perte. » Pallas avait amassé (*Annales*, livre XII, chapitre LIII) de scandaleuses richesses, qui montaient à trois cents millions de sesterces. Son orgueil et son arrogance étaient sans bornes. On croit que Néron le fit mourir par le poison. (*Ibidem*, livre XIV, chapitre LXV.)

## Scène IV

BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse ? et dois-je sur sa foi  
La prendre pour arbitre entre son fils et moi ?  
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine  
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,  
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,  
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours ?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée ;  
À vous donner Junie elle s'est engagée :  
Unissez vos chagrins ; liez vos intérêts.  
Ce palais retentit en vain de vos regrets :  
Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante<sup>1</sup>  
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,  
Que vos ressentiments se perdront en discours,  
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

---

<sup>1</sup> Var. *Tant que l'on vous verra d'une voix suppliante.* (1670-87)

---

## BRITANNICUS

---

BRITANNICUS.

Ah ! Narcisse, tu sais si de la servitude  
Je prétends faire encore une longue habitude ;  
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,  
Je renonce à l'Empire où j'étais destiné<sup>1</sup>.  
Mais je suis seul encor. Les amis de mon père  
Sont autant d'inconnus que glace ma misère<sup>2</sup> ;  
Et ma jeunesse même écarte loin de moi  
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.  
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience  
M'a donné de mon sort la triste connaissance,  
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus  
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,  
Qui choisis par Néron pour ce commerce infâme,  
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme ?  
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours :  
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours ;  
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.  
Que t'en semble, Narcisse ?

NARCISSE.

Ah ! quelle âme assez basse...

C'est à vous de choisir des confidents discrets.  
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance

---

<sup>1</sup> Var. *Je renonce aux grandeurs où j'étais destiné.* (1670 et 76)

<sup>2</sup> Var. *Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misère ;*

*Et ma jeunesse même éloigne loin de moi.* (1670)

Est toujours d'un grand cœur la dernière science<sup>1</sup> :  
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi,  
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.  
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle.  
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle ;  
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,  
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.  
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage  
Aura de nos amis excité le courage.  
Examine leurs yeux, observe leurs discours ;  
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.  
Surtout dans ce palais remarque avec adresse  
Avec quel soin Néron fait garder la princesse.  
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis.  
Et si son entretien m'est encore permis.  
Cependant de Néron je vais trouver la mère  
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père.  
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et s'il se peut,  
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

---

<sup>1</sup> Racine a dit aussi dans *Esther* (vers 1217-1219) :

*Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui  
La bassesse et la malice  
Qu'il ne sent point en lui.*

Boursault, dans son *Germanicus* (acte IV, scène II), a exprimé la même pensée :

*...Ah ! qu'un héros est facile à trahir !  
Et que lorsqu'on possède une vertu sublime.  
On se livre aisément aux embûches du crime !*

Et Voltaire dans la *Henriade*, chant III :

*Rarement un héros connaît la défiance.*

## ACTE II



## Scène première

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES

NÉRON.

N'en doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,  
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices<sup>1</sup>.  
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir  
Le ministre insolent qui les ose nourrir.  
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère<sup>2</sup> ;  
Il séduit chaque jour Britannicus mon frère.  
Ils l'écoutent tout seul ; et qui suivrait leurs pas<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Ce vers est presque une traduction du passage de Tacite où Néron se plaît à répéter qu'il faut supporter les emportements d'une mère : « ferendas parentum iracundias, et placandum animum dietitans. » (*Annales*, livre XIV, chapitre IV.)

<sup>2</sup> Nous avons déjà parlé de Pallas à la note du vers 304. Claude lui avait confié une puissance qui mettait, pour ainsi dire, l'État dans ses mains : « Cura rerum queis a Claudio impositus (*Pallas*) velut arbitrium regni agebat. » (Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre XIV.) Suétone nous apprend que ce ministère confié à Pallas était l'administration du trésor de l'Empereur : *Pallantem a rationibus*. (*Claude*, chapitre XXVIII.)

<sup>3</sup> Var. *Ils l'écoutent lui seul ; et qui suivrait leurs pas*. (1670)

---

## BRITANNICUS

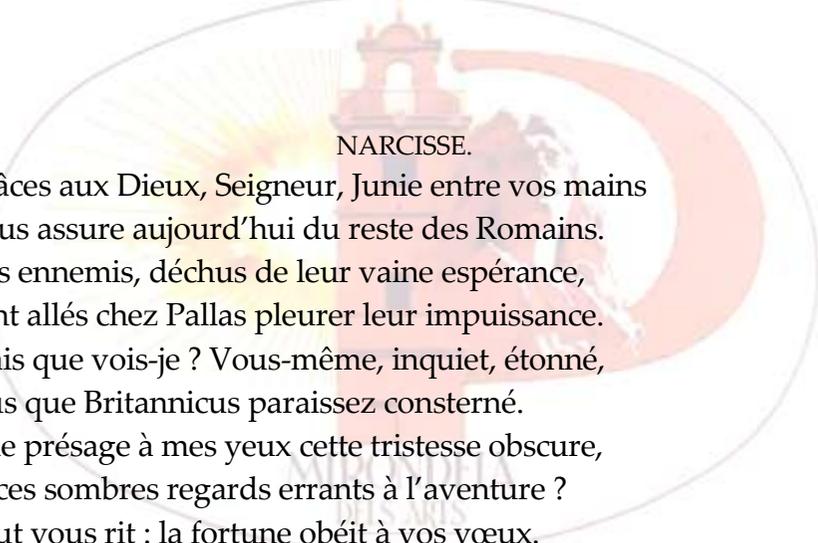
---

Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.  
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarté.  
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte :  
Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour  
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.  
Allez : cet ordre importe au salut de l'Empire,  
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.



## *Scène II*

NÉRON, NARCISSE



NARCISSE.

Grâces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains  
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.  
Vos ennemis, déçus de leur vaine espérance,  
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.  
Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,  
Plus que Britannicus paraissez consterné.  
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,  
Et ces sombres regards errants à l'aventure ?  
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Les éditions de 1670 et de 1676 n'ont qu'une virgule, et les suivantes ont un

---

## BRITANNICUS

---

J'aime, que dis-je aimer ? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NÉRON.

Excité d'un désir curieux,

Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,  
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,  
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes :  
Belle, sans ornements, dans le simple appareil<sup>1</sup>  
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.  
Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence,  
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,  
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs  
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.  
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,  
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :  
Immobile, saisi d'un long étonnement.  
Je l'ai laissé passer dans son appartement.  
J'ai passé dans le mien. C'est là que solitaire,  
De son image en vain j'ai voulu me distraire :  
Trop présente à mes yeux, je croyais lui parler ;  
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.  
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce ;  
J'employais les soupirs, et même la menace.

---

point *après vie*.

<sup>1</sup> Var. *Belle, sans ornement, dans le simple appareil*. (1670 et 76) – Les éditions de 1700 (Amsterdam), de 1736, de 1807, de 1808 et celle de M. Aimé-Martin écrivent aussi *ornement, sans s*. Ces trois dernières, de même que l'impression de 1750 (Amsterdam), n'ont pas de virgule après *belle*.

Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,  
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.  
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image ;  
Elle m'est apparue avec trop d'avantage :  
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur ? croira-t-on  
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse ; et soit que sa colère  
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère ;  
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté.  
Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;  
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,  
Elle se dérobaît même à sa renommée.  
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour.  
Dont la persévérance irrite mon amour.  
Quoi, Narcisse ? tandis qu'il n'est point de Romaine  
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,  
Qui dès qu'à ses regards elle ose, se fier,  
Sur le cœur de César ne les vienne essayer :  
Seule dans son palais la modeste Junie  
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,  
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer  
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer ?  
Dis-moi : Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoi ? s'il l'aime,  
Seigneur ?

---

## BRITANNICUS

---

NÉRON.

Si jeune encor, se connaît-il lui-même ?  
D'un regard enchanteur connaît-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.  
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes.  
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.  
À ses moindres désirs il sait s'accommoder ;  
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu ? Sur son cœur il aurait quelque empire ?

NARCISSE.

Je ne sais ; mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,  
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,  
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,  
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,  
Las de votre grandeur et de sa servitude,  
Entre l'impatience et la crainte flottant :  
Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,  
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère.  
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous ? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous ?  
Junie a pu le plaindre et partager ses peines :  
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.  
Mais, aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés,  
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,  
Verront autour de vous les rois sans diadème,

Inconnus dans la foule, et son amant lui-même.  
Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard  
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;  
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,  
Venir en soupirant avouer sa victoire :  
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé  
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON.

À combien de chagrins il faut que je m'apprête !  
Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc ? qui vous arrête,  
Seigneur ?

NÉRON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,  
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.  
Non que pour Octavie un reste de tendresse<sup>1</sup>  
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.

---

<sup>1</sup> Dans la tragédie latine, attribuée mal à propos à Sénèque, dont le titre est *Octavie*, Néron parle bien plus durement de celle qu'il veut répudier, et qui, dit-il, jamais ne l'a aimé, mais laisse lire sur son visage la haine qu'elle lui porte. (*Octavie*, vers 537 et 542.) Mais c'est un Néron déjà déchaîné. Octavie (voyez ci-dessus la note du vers 63), fille de Claude et de Messaline, était, dit Tacite, d'une vertu éprouvée, *probitatis spectatæ*. Néron la haïssait : *fato quodam, an quia prævalent illicita, abhorrebat*. (*Annales*, livre XIII, chapitre XII.) Ce fut seulement après la mort d'Agrippine que Néron la répudia, et la relégua en Campanie. Le mécontentement du peuple le força à la rappeler ; bientôt après il l'exila une seconde fois. Confinée dans l'île de Pandataria, elle y reçut l'ordre de mourir. On lui ouvrit les veines ; elle était dans sa vingtième année. (Tacite, *Annales*, livre XIV, chapitre LXIV.)

Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,  
Rarement de ses pleurs daignent être témoins :  
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce  
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force !  
Le ciel même en secret semble la condamner :  
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner,  
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche :  
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;  
L'Empire vainement demande un héritier<sup>1</sup>.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier ?  
L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.  
Auguste, votre aïeul, soupirait pour Livie :  
Par un double divorce ils s'unirent tous deux<sup>2</sup> ;  
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.  
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille.  
Osa bien à ses yeux répudier sa fille<sup>3</sup>.  
Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs<sup>4</sup>,  
N'osez par un divorcé assurer vos plaisirs.

---

<sup>1</sup> « Exturbat Octaviam, sterilem dietitans. » (Tacite, *Annales*, livre XIV, chapitre LX.)

<sup>2</sup> Auguste, pour épouser Livie, avait répudié Scribonie. Livie, de son côté, s'était séparée de Tibérius Claudius Néron, dont elle avait déjà un fils (l'empereur Tibère), et dont elle portait dans son sein un autre fils (Drusus Néron).

<sup>3</sup> Tibère avait répudié Julie, fille d'Auguste et de Scribonie.

<sup>4</sup> Prohibebor unus facere quod cunctis licet ? « Moi seul, ne pourrai-je faire ce qui est permis à tout le monde ? » dit Néron dans la tragédie latine d'*Octavie*, vers 574.

---

## JEAN RACINE

---

NÉRON.

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine ?  
Mon amour inquiet déjà se l'imagine  
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé  
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,  
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,  
Me fait un long récit de mes ingraturités.  
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien ?  
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?  
Vivez, réglez pour vous : c'est trop régner pour elle.  
Craignez-vous ? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas :  
Vous venez de bannir le superbe Pallas,  
Pallas dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,  
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ;  
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver.  
Mais (je t'expose ici mon âme toute nue)  
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,  
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir  
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ;  
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle  
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle.  
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :  
Mon Génie étonné tremble devant le sien<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Racine doit à un récit de Plutarque cette belle image, d'une couleur si

---

## BRITANNICUS

---

Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,  
Que je la fuis partout, que même je l'offense,  
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis.  
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.  
Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narcisse :  
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non : Britannicus s'abandonne à ma foi.  
Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi,  
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,  
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.  
Impatient surtout de revoir ses amours,  
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens, porte-lui cette douce nouvelle :  
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

---

antique. Dans la *Vie d'Antoine*, chapitre XXXIII, l'historien raconte que dépité d'être toujours vaincu par Octave dans les jeux de hasard, Antoine consulta sur cette mauvaise chance un devin d'Égypte, qui lui répondit : « Ton Génie redoute le sien : fier et hardi quand il est seul, il perd devant celui de César toute sa grandeur et devient faible et timide. » Shakespeare, dans sa tragédie d'*Antoine et Cléopâtre* (acte II, scène III), fait ainsi parler le même devin :

*Therefore, o Antony, stay not by his side :  
Thy dæmon, that's thy spirit, which keeps thee,  
Noble, courageous, high, unmatchable,  
Where Cæsar's is not ; but near him, thy angel  
Becomes a Fear, as being o'erpowered...*

---

## JEAN RACINE

---

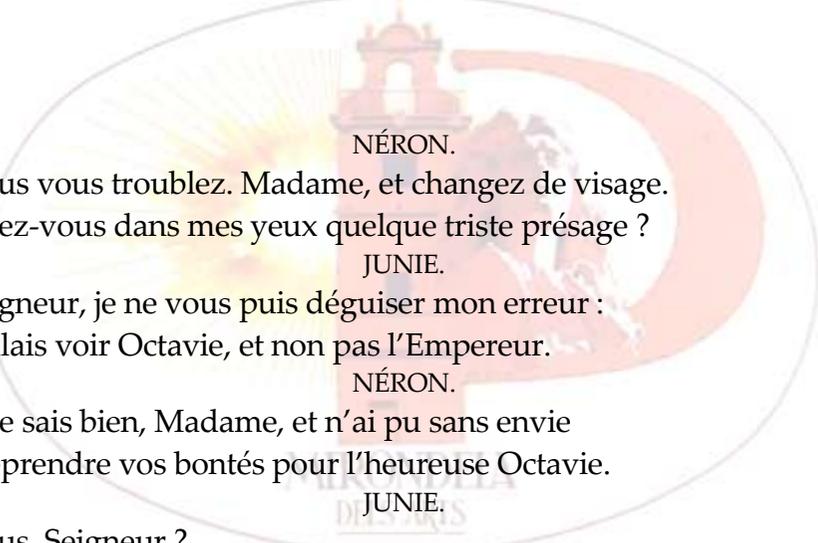
NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse ; et tu peux concevoir  
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.  
Cependant vante-lui ton heureux stratagème :  
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,  
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre : la voici.  
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.



## Scène III

NÉRON, JUNIE



NÉRON.

Vous vous troublez. Madame, et changez de visage.  
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur :  
J'allais voir Octavie, et non pas l'Empereur.

NÉRON.

Je le sais bien, Madame, et n'ai pu sans envie  
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur ?

NÉRON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux  
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux ?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore ?  
À qui demanderai-je un crime que j'ignore ?  
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.  
De grâce, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

---

## JEAN RACINE

---

NÉRON.

Quoi ? Madame, est-ce donc une légère offense  
De m'avoir si longtemps caché votre présence ?  
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,  
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?  
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes  
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes ?  
Pourquoi, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,  
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour ?  
On dit plus : vous souffrez sans en être offensée.  
Qu'il vous ose. Madame, expliquer sa pensée.  
Car je ne croirai point que sans me consulter  
La sévère Junie ait voulu le flatter,  
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée.  
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nierai point, Seigneur, que ses soupirs  
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.  
Il n'a point détourné ses regards d'une fille  
Seul reste du débris d'une illustre famille.  
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux  
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.  
Il m'aime ; il obéit à l'Empereur son père,  
Et j'ose dire encore à vous, à votre mère.  
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.  
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine :  
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.

---

## BRITANNICUS

---

C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous ;  
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah ! Seigneur, songez-vous que toute autre alliance  
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance ?

NÉRON.

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens  
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens :  
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux ?

NÉRON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous ?

NÉRON.

Je vous nommerais, Madame, un autre nom,  
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.  
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,  
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'Empire.  
Plus j'ai cherché, Madame, et plus je cherche encor  
En quelles mains je dois confier ce trésor,  
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,  
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,  
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains  
À qui Rome a commis l'empire des humains.  
Vous-même, consultez vos premières années.  
Claudius à son fils les avait destinées ;  
Mais c'était en un temps où de l'Empire entier  
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.

Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,  
C'est à vous de passer du côté de l'Empire.  
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,  
Si votre cœur devait en être séparé ;  
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;  
Si tandis que je donne aux veilles, aux alarmes  
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,  
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.  
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage :  
Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,  
Répudie Octavie, et me fait dénouer  
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.  
Songez-y donc, Madame, et pesez en vous-même  
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,  
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés<sup>1</sup>,  
Digne de l'univers à qui vous vous devez<sup>2</sup>.

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.  
Je me vois, dans le cours d'une même journée,  
Comme une criminelle amenée en ces lieux ;  
Et lorsque avec frayeur je parois à vos yeux,  
Que sur mon innocence à peine je me fie,

---

<sup>1</sup> *Trop longtemps captivés*, c'est-à-dire trop longtemps tenus dans l'ombre. Un peu plus loin Britannicus dit à Junie (vers 716) :

*Quoi ? déjà votre amour souffre qu'on le captive ?*

et il entend par là *qu'on le tienne captif, qu'on lui ôte sa liberté*. L'emploi du verbe captiver n'est pas très différent pour le sens dans les deux passages : il paraît plus heureux et plus clair dans le second.

<sup>2</sup> Var. *Digne de l'univers à qui vous les devez*. (1670 et 76)

---

## BRITANNICUS

---

Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.  
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité  
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité<sup>1</sup>.  
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille  
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,  
Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur.  
S'est fait une vertu conforme à son malheur,  
Passe subitement de cette nuit profonde  
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,  
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,  
Et dont une autre enfin remplit la majesté ?

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie.  
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.  
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement ;  
Je vous réponds de vous : consentez seulement.  
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire ;  
Et ne préférez point à la solide gloire  
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,  
La gloire d'un refus, sujet au repentir.

JUNIE.

Le ciel connaît. Seigneur, le fond de ma pensée.  
Je ne me flatte point d'une gloire insensée :  
Je sais de vos présents mesurer la grandeur ;  
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,  
Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> L'édition de 1702 a : *cette dignité*. Cette faute d'impression a été reproduite par les éditions de 1713 et de 1728.

<sup>2</sup> Racine s'est inspiré de la belle expression de Juvénal :

---

## JEAN RACINE

---

Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,  
Madame ; et l'amitié ne peut aller plus loin.  
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère<sup>1</sup>.  
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;  
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a su me toucher,  
Seigneur ; et je n'ai point prétendu m'en cacher.  
Cette sincérité sans doute est peu discrète ;  
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.  
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,  
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.  
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée  
Quand l'Empire devait suivre son hyménée<sup>2</sup>.  
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,  
Ses honneurs abolis, son palais déserté,  
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,  
Sont autant de liens qui retiennent Junie.  
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;

---

*Incipit ipsorum contra te stare parentum*

*Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.*

(Satire VIII, vers 138.)

Avant lui, Molière, dans *le Festin de pierre*, acte IV, scène IV, et Boileau, satire V, vers 61 et 62, avaient imité ces vers de Juvénal.

<sup>1</sup> La même phrase est dans *les Plaideurs* (acte I, scène V, vers 124) : « Laissons là le mystère. »

<sup>2</sup> Var. *Quand l'Empire semblait suivre son hyménée.* (1670 et 76)

---

## BRITANNICUS

---

Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.  
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source ;  
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,  
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,  
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.  
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,  
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,  
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs  
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,  
Que tout autre que lui me paierait de sa vie.  
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.  
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE.

Ah ! Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ;  
Mais, Madame, je veux prévenir le danger  
Où son ressentiment le pourrait engager.  
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que lui-même  
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.  
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,  
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.  
De son bannissement prenez sur vous l'offense ;  
Et soit par vos discours, soit par votre silence,  
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir  
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

---

## JEAN RACINE

---

JUNIE.

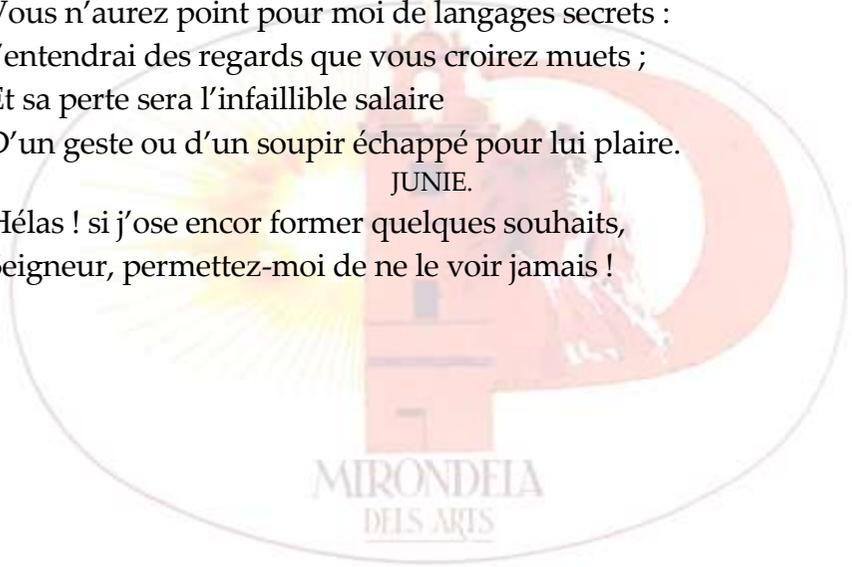
Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !  
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.  
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,  
Mes yeux lui défendront. Seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.  
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme.  
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets :  
J'entendrai des regards que vous croirez muets ;  
Et sa perte sera l'infaillible salaire  
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

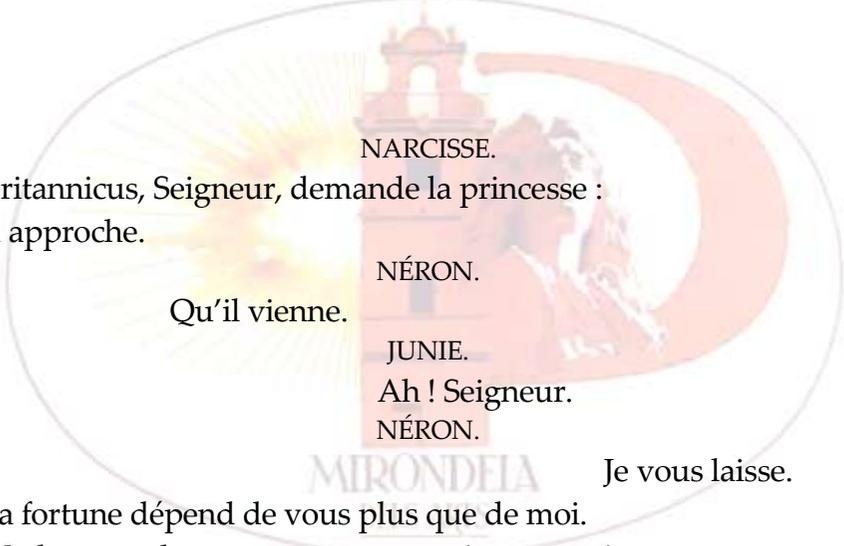
Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,  
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !



MIRONDELA  
DELS ARTS

## Scène IV

NÉRON, JUNIE, NARCISSE



NARCISSE.

Britannicus, Seigneur, demande la princesse :  
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah ! Seigneur.

NÉRON.

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moi.

Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

## Scène V

JUNIE, NARCISSE

JUNIE.

Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;  
Dis-lui... Je suis perdue, et je le vois paraître<sup>1</sup>.



---

<sup>1</sup> Il y a *paraistre* dans les éditions de 1676-1697, pour rimer avec *maître*.

## Scène VI

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?  
Quoi ? je puis donc jouir d'un entretien si doux ?  
Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore<sup>1</sup> !  
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?  
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,  
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?  
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence  
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?  
Que faisait votre amant ? Quel démon envieux  
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?  
Hélas ! dans la frayeur dent vous étiez atteinte,  
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?  
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?  
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?  
Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !

---

<sup>1</sup> Les éditions de 1702, de 1713, de 1728 ont : *vous dévore*.

---

## JEAN RACINE

---

Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?  
Parlez, Nous sommes seuls : notre ennemi trompé.  
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.  
Ménageons les moments<sup>1</sup> de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.  
Ces murs mêmes<sup>2</sup>, Seigneur, peuvent avoir des yeux ;  
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand. Madame, êtes-vous si craintive ?  
Quoi ? déjà votre amour souffre qu'on le captive ?  
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours  
De faire à Néron même envier nos amours ?  
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.  
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;  
Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;  
La mère de Néron se déclare pour nous.  
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE.

Ah ! Seigneur, vous parlez contre votre pensée.  
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois  
Que Rome le louait d'une commune voix ;  
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.  
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer.

---

<sup>1</sup> Par une erreur évidente, il y a *moiens* dans l'édition de 1687 ; *moyens* dans celle de 1697.

<sup>2</sup> Même est sans s dans les éditions de 1676-1697. Celle de 1670 a *mêmes*.

---

## BRITANNICUS

---

Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.  
Quoi ? pour vous confier la douleur qui m'accable,  
À peine je dérobe un moment favorable.  
Et ce moment si cher. Madame, est consumé  
À louer l'ennemi dont je suis opprimé ?  
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ?  
Quoi ? même vos regards ont appris à se taire<sup>1</sup> ?  
Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ?  
Néron vous plairait-il ? Vous serais-je odieux ?  
Ah ! si je le croyais... Au nom des Dieux, Madame,  
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.  
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre<sup>2</sup> ?

---

<sup>1</sup> Comparez ci-dessus le vers 682.

<sup>2</sup> Dans l'édition de 1713, dans celles de 1728, de 1736, et dans quelques éditions récentes :

*Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre ?*

Mais toutes les éditions imprimées du vivant de Racine ont ce vers tel que nous le donnons. La Fontaine, dans la fable de *l'Alouette et ses petits* (livre IV, fable XXII), a dit :

*Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.*

## *Scène VII*

NÉRON, JUNIE, NARCISSE

Madame...

NÉRON.

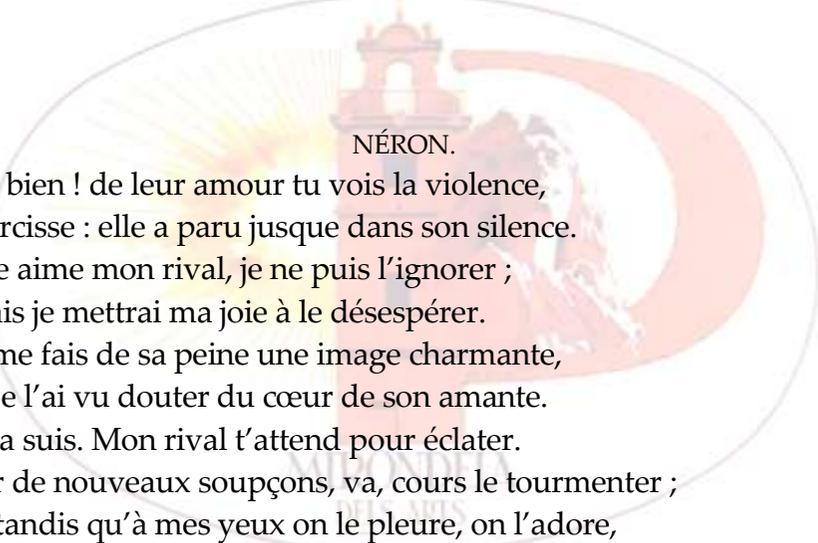
JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.  
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins  
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

MIRONDELA  
DELS ARTS

## Scène VIII

NÉRON, NARCISSE



NÉRON.

Hé bien ! de leur amour tu vois la violence,  
Narcisse : elle a paru jusque dans son silence.  
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ;  
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.  
Je me fais de sa peine une image charmante,  
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.  
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater.  
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter ;  
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,  
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul*<sup>1</sup>.

La fortune t'appelle une seconde fois,

---

<sup>1</sup> Louis Racine (*Remarques sur Britannicus*) nous apprend que très souvent l'acteur chargé du rôle de Narcisse ne pouvait prononcer les quatre vers qui suivent, à cause du murmure qu'excitait l'indignation des spectateurs. La Harpe affirme le même fait, et, donnant raison aux spectateurs, regrette que Boileau n'ait pas fait retrancher à Racine ce court monologue plutôt que la

---

## JEAN RACINE

---

Narcisse : voudrais-tu résister à sa voix ?  
Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;  
Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables<sup>1</sup>.



---

scène qui autrefois commençait l'acte III. Voltaire jugeait-il autrement de ces vers, ou les avait-il oubliés ? Il est à remarquer du moins que dans le commentaire de *la Mort de Pompée*, blâmant le langage atroce mis par Corneille dans la bouche de Photin, il dit : « Narcisse, dans *Britannicus*... ne débite aucune de ces maximes d'un vain déclamateur. » Mais, suivant qu'il s'agit de Corneille ou de Racine, n'a-t-il pas changé de poids et de mesure ? Voyez le rapprochement que nous faisons dans la note suivante.

<sup>1</sup> Dans *la Mort de Pompée* (acte I, scène I, vers 80-84), Photin parle à peu près de même :

*Rangez-vous du parti des destins et des Dieux  
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux ;  
Et pour leur obéir, perdez le malheureux.*

## ACTE III



## Scène première<sup>1</sup>

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS.

Pallas obéira, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil

Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil ?

BURRHUS.

Ne doutez point. Seigneur, que ce coup ne la frappe,  
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.

---

<sup>1</sup> Nous ne donnons pas ici parmi les variantes la scène qui primitivement était la première de cet acte III, parce qu'on la trouve dans les *Mémoires* de Louis Racine, et qu'elle n'a été imprimée dans aucune des éditions de 1670 à 1697. Nous ignorons d'ailleurs toute l'étendue du remaniement qui fut fait par Racine d'après le conseil de Boileau, et comment la scène supprimée se liait à celle qui est devenue à son tour la première. La scène entre Néron et Burrhus ne pouvait venir immédiatement, telle qu'elle est, après celle que Louis Racine nous a conservée. Cela serait évident, quand il n'y aurait pas à faire observer que la citation faite par Louis Racine finit par deux vers de rime masculine, et que la nouvelle scène première commence par deux rimes également masculines.

---

## BRITANNICUS

---

Ses transports dès longtemps commencent d'éclater :

À d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter !

NÉRON.

Quoi ? de quelque dessein la croyez-vous capable ?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.

Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux<sup>1</sup> ;

Germanicus son père est présent à leurs yeux.

Elle sait son pouvoir ; vous savez son courage ;

Et ce qui me la fait redouter davantage,

C'est que vous appuyez vous-même son courroux,

Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus ?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possède...

NÉRON.

Je vous entends, Burrhus : le mal est sans remède.

Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.

Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,

Seigneur ; et satisfait de quelque résistance,

Vous redoutez un mal faible dans sa naissance.

Mais si dans son devoir votre cœur affermi<sup>2</sup>

Voulait ne point s'entendre avec son ennemi ;

Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;

---

<sup>1</sup> Var. *Rome et tous vos soldats honorent ses aïeux.* (1670)

<sup>2</sup> Var. *Mais si dans sa fierté votre cœur affermi.* (1670 et 76)

---

## JEAN RACINE

---

Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mémoire  
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,  
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;  
Surtout si de Junie évitant la présence.  
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence :  
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,  
On n'aime point. Seigneur, si l'on ne veut aimer<sup>1</sup>.

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes  
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,  
Ou lorsque plus tranquille, assis dans le sénat,  
Il faudra décider du destin de l'État :  
Je m'en reposerai sur votre expérience.  
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,  
Burrhus ; et je ferais quelque difficulté  
D'abaisser jusque-là votre sévérité.  
Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

---

<sup>1</sup> On peut rapprocher ces vers d'un passage de la tragédie latine d'*Octavie*. Sénèque veut détourner Néron de l'amour de Poppée :

*Vis magna mentis, blandus atque animi calor*

*Amor est...*

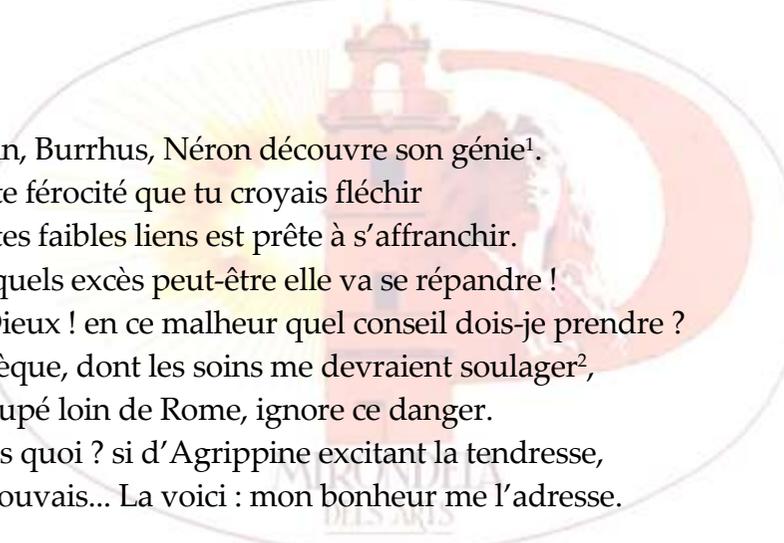
*Quem si fovere atque alere désistas, cadit,*

*Brevique vires perdit exstinctus suas.*

(*Octavie*, vers 561-565.)

## Scène II

BIRRHUS, seul



Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie<sup>1</sup>.  
Cette férocité que tu croyais fléchir  
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.  
En quels excès peut-être elle va se répandre !  
Ô Dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?  
Sénèque, dont les soins me devraient soulager<sup>2</sup>,  
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.  
Mais quoi ? si d'Agrippine excitant la tendresse,  
Je pouvais... La voici : mon bonheur me l'adresse.

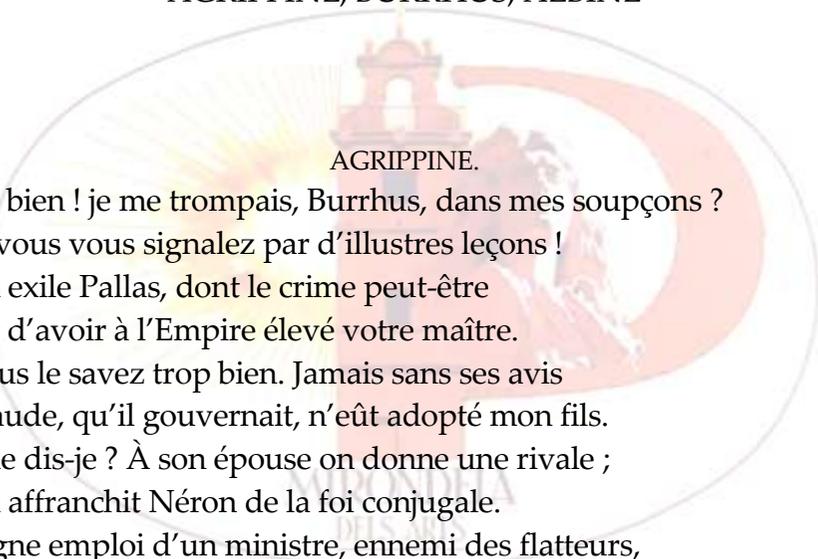
---

<sup>1</sup> Var. *Hé bien, Burrhus, Néron découvre son génie.* (1670)

<sup>2</sup> Ce vers et le suivant se trouvent dans la scène supprimée, dont nous avons parlé ci-dessus. Ce sont les seuls que Racine en ait conservés.

### *Scène III*

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE



AGRIPPINE.

Hé bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons ?  
Et vous vous signalez par d'illustres leçons !  
On exile Pallas, dont le crime peut-être  
Est d'avoir à l'Empire élevé votre maître.  
Vous le savez trop bien. Jamais sans ses avis  
Claude, qu'il gouvernait, n'eût adopté mon fils.  
Que dis-je ? À son épouse on donne une rivale ;  
On affranchit Néron de la foi conjugale.  
Digne emploi d'un ministre, ennemi des flatteurs,  
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,  
De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme  
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.  
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.  
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :  
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire ;

---

## BRITANNICUS

---

Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret  
Ce que toute la cour demandait en secret.  
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource ;  
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.  
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux,  
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux :  
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.  
Je vois que mon silence irrite vos dédains ;  
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.  
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :  
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.  
Le fils de Claudius commence à ressentir  
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.  
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,  
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,  
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.  
On verra d'un côté le fils d'un empereur  
Redemandant la foi jurée à sa famille,  
Et de Germanicus on entendra la fille ;  
De l'autre, l'on verra le fils d'Énobarbus<sup>1</sup>,  
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,  
Qui tous deux de l'exil rappelés par moi-même.  
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.  
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit :

---

<sup>1</sup> Nous avons dit à la note du vers 36 que Néron était fils de Cneius Domitius Ænobarbus.

On saura les chemins par où je l'ai conduit.  
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,  
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses :  
Je confesserai tout, exils, assassinats,  
Poison même<sup>1</sup>...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.  
Ils sauront récuser l'injuste stratagème  
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.  
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,  
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,  
Je ne me repens point de ce zèle sincère.  
Madame, c'est un fils qui succède à son père.  
En adoptant Néron, Claudius par son choix  
De son fils et du vôtre a confondu les droits,  
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,  
Elle choisit Tibère adopté par Auguste<sup>2</sup> ;

---

<sup>1</sup> Toute cette tirade d'Agrippine est imitée de Tacite (*Annales*, livre XIII, chapitre XIV) : « Præceps post hæc Agrippina rucre ad terrorem et minas... : adultum jam esse Britannicum, veram dignamque stirpem suscipiendo patris imperio, quod insitus et adoptivus per injurias matris exerceret. Non abnuere se quin cuncta infelicis domus mala patefierent, suæ in primis nuptiæ, suum veneficium. Id solum Diis et sibi provisum quod viveret privignus : ituram cum illo in castra ; audiretur hinc Germanici filia, debilis rursus Burrs et exsul Seneca, trunca scilicet manu et professoria lingua, generis humani regimen expostulantes. »

<sup>2</sup> Burrhus, qui doit s'exprimer ici dans le style de la cour, feint de prendre pour un libre choix que Rome aurait fait de Néron et de Tibère l'adhésion tacite du sénat et du peuple au fait accompli de l'élévation de ces princes.

---

## BRITANNICUS

---

Et le jeune Agrippa, de son sang descendu<sup>1</sup>,  
Se vit exclus du rang vainement prétendu<sup>2</sup>.  
Sur tant de fondements sa puissance établie  
Par vous-même aujourd’hui ne peut être affaiblie ;  
Et s’il m’écoute encor, Madame, sa bonté  
Vous en fera bientôt perdre la volonté.  
J’ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.



---

<sup>1</sup> Marcus Julius Agrippa Postumus, fils de M. Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d’Auguste. Les artifices de Livie le firent exiler par Auguste dans l’île de Planasie, où Tibère, au commencement de son règne, ordonna de le mettre à mort.

<sup>2</sup> Var. *Se vit exclus d’un rang vainement prétendu.* (1670 et 76)

## Scène IV

AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,  
Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colère.  
Quoi ? pour les intérêts de la sœur ou du frère,  
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?  
Contraindrez-vous César jusque dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoi ? tu ne vois donc pas jusqu'où Ton me ravale,  
Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale.  
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,  
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.  
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,  
Inutile à la cour, en était ignorée.  
Les grâces, les honneurs par moi seule versés

---

## BRITANNICUS

---

M'attiraient des mortels les vœux intéressés.  
Une autre de César a surpris la tendresse :  
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse.  
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,  
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.  
Que dis-je ? l'on m'évite, et déjà délaissée...  
Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.  
Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal<sup>1</sup>,  
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.



---

<sup>1</sup> Tacite rapporte que, bien des années avant sa mort, Agrippine avait cru aux prédictions des Chaldéens qui lui annonçaient cette mort, et les avait méprisées : « Hunc sui finem multos ante annos crediderat Agrippina contempseratque ; nam consulenti super Nerone responderunt Chaldæi fore ut imperaret, matremque occideret ; atque illa : « Occidat, inquit, dum imperet. » (*Annales*, livre XIV, chapitre IX.)

## Scène V

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE,  
ALBINE

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,  
Madame : nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.  
Vos amis et les miens, jusqu' alors si secrets,  
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,  
Animés du courroux qu'allume l'injustice,  
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.  
Néron n'est pas encor tranquille possesseur  
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.  
Si vous êtes toujours sensible à son injure,  
On peut dans son devoir ramener le parjure.  
La moitié du sénat s'intéresse pour nous :  
Sylla, Pison, Plautus<sup>1</sup>...

---

<sup>1</sup> Cornélius Sylla était suspect à Néron par l'illustration de sa naissance et comme gendre de Claude. Pallas et Burrhus furent accusés d'avoir voulu l'élever à l'Empire. (*Annales*, livre XIII, chapitre XXIII.) Néron le fit tuer après

---

## BRITANNICUS

---

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous ?

Sylla, Pison, Plautus ! les chefs de la noblesse !

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,

Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,

Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.

Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce :

D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace.

Il ne m'en reste plus ; et vos soins trop prudents

Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance :

Notre salut dépend de notre intelligence.

J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,

Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.

Le coupable Néron fuit en vain ma colère :

Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.

J'essaierai tour à tour la force et la douceur ;

Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,

J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,

Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.

---

la chute de Sénèque. (*Ibidem*, livre XIV, chapitre LVII). – C. Pison fut le chef de la grande conjuration formée contre Néron vers la fin de son règne. (*Ibidem*, livre XV, chapitre XLVIII-LIX.) – Rubellius Plautus descendait d'Auguste par les femmes au même degré que Néron. Tacite dit (*ibidem*, livre XIII, chapitre XIX) qu'après la mort de Britannicus, Agrippine fut accusée de méditer une révolution en sa faveur. Néron le fit tuer dans le même temps que Cornélius Sylla. (*Ibidem*, livre XIV, chapitre LIX.)

---

## JEAN RACINE

---

Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.  
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.



## Scène VI

BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance ?  
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,  
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux  
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.  
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse ?

Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice

Je pouvais revoir...

NARCISSE.

Qui ?

---

## JEAN RACINE

---

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin  
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours, vous la croyez fidèle ?

BRITANNICUS.

Non : je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,  
Digne de mon courroux ; mais je sens, malgré moi,  
Que je ne le crois pas autant que je le doi.  
Dans ses égarements mon cœur opiniâtre  
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.  
Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité :  
Je la voudrais haïr avec tranquillité.  
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,  
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,  
Renonce à tant de gloire, et dès le premier jour  
Trame une perfidie inouïe à la cour ?

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite.  
N'a point de l'Empereur médité la défaite ?  
Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,  
Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,  
Pour exciter Néron par la gloire pénible<sup>1</sup>  
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment

---

<sup>1</sup> Var. *Pour exciter César par la gloire pénible.* (1670 et 76)

---

## BRITANNICUS

---

Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien ! Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE<sup>1</sup>.

Ah, Dieux ! À l'Empereur portons cette nouvelle.



---

<sup>1</sup> NARCISSE, à part. (1736 et M. Aimé-Martin)

## *Scène VII*

BRITANNICUS, JUNIE

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un courroux  
Que ma persévérance allume contre vous.  
Néron est irrité. Je me suis échappée,  
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.  
Adieu : réservez-vous, sans blesser mon amour,  
Au plaisir de me voir justifier un jour.  
Votre image sans cesse est présente à mon âme :  
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, Madame :

Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,  
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.  
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète  
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.  
Hé bien ! il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

---

## BRITANNICUS

---

BRITANNICUS.

Ah ! vous deviez du moins plus longtemps disputer.  
Je ne murmure point qu'une amitié commune  
Se range du parti que flatte la fortune,  
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir.  
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir ;  
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée.  
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée :  
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré  
Contre ce seul malheur n'était point préparé.  
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice<sup>1</sup> ;  
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice.  
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,  
Madame : il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux ma juste impatience  
Vous ferait repentir de votre défiance.  
Mais Néron vous menace : en ce pressant danger,  
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.  
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :  
Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi ? le cruel...

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,  
D'un visage sévère examinait le mien,  
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance

---

<sup>1</sup> Voyez sur ce tour la note du vers 1410 d'*Andromaque* et la note du vers 145 des *Plaideurs*.

D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutait, Madame! Mais, hélas !  
Vos yeux auraient pu feindre, et ne m'abuser pas.  
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage.  
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?  
De quel trouble un regard pouvait me préserver !  
Il fallait...

JUNIE.

Il fallait me taire et vous sauver.

Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,  
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire !  
De combien de soupirs interrompant le cours  
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours !  
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !  
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,  
Lorsque par un regard on peut le consoler !  
Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !  
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,  
Je ne me sentais pas assez dissimulée.  
De mon front effrayé je craignais la pâleur ;  
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur,  
Sans cesse il me semblait que Néron en colère  
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;  
Je craignais mon amour vainement renfermé ;  
Enfin j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.  
Hélas ! pour son bonheur, Seigneur, et pour le nôtre,  
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre.  
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :

---

## BRITANNICUS

---

Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.  
De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah ! n'en voilà que trop : c'est trop me faire entendre<sup>1</sup>.

Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.

Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche<sup>2</sup> ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.



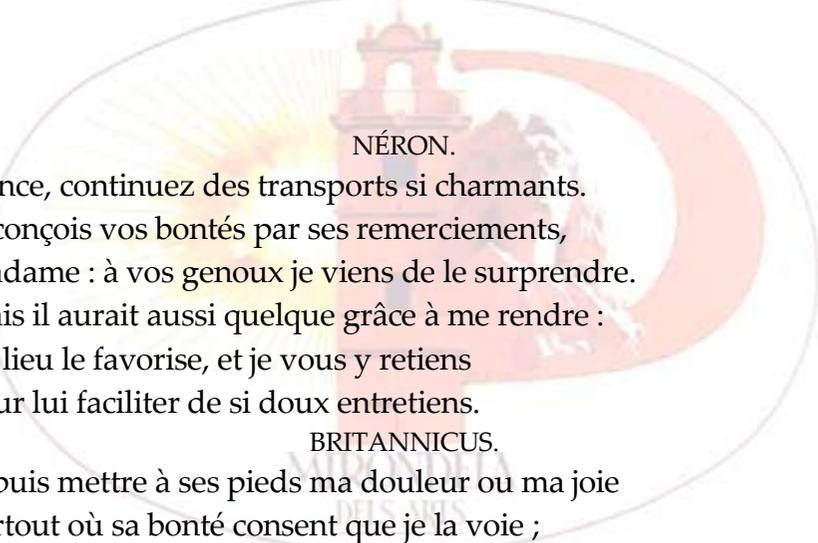
---

<sup>1</sup> Var. *Ah ! n'en voilà que trop pour nie faire comprendre.* (1670)

<sup>2</sup> Avant ce vers, l'édition de 1736 et celle de M. Aimé-Martin donnent l'indication : « *Se jetant aux pieds de Junie.* »

## Scène VIII

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE



NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmants.  
Je conçois vos bontés par ses remerciements,  
Madame : à vos genoux je viens de le surprendre.  
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre :  
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens  
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie  
Partout où sa bonté consent que je la voie ;  
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez  
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse  
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,  
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver ;

---

## BRITANNICUS

---

Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,  
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître<sup>1</sup>.

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés :  
J'obéissais alors, et vous obéissez.

Si vous n'avez appris à vous laisser conduire.

Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira ?

NÉRON.

Tout l'Empire à la fois,

Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits

Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,

Les emprisonnements, le rapt et le divorce ?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux

Jusque dans dis secrets que je cache à ses yeux.

Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins : imitez son silence.

---

<sup>1</sup> Racine s'est souvenu du passage de Tacite où il est dit qu'un jour (c'était avant la mort de Claude) Néron ayant rencontré Britannicus, le salua de son nom, et que celui-ci répondit en donnant à Néron le nom de Domitius : « Obvii inter se, Nero Britannicum nomine, ille Domitium, salutavere. » (*Annales*, livre XII, chapitre XII.)

---

## JEAN RACINE

---

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne<sup>1</sup>.

BRITANNICUS.

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments

Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,

Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,

Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la : c'est tout ce que je vous puis dire<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Dans *Octavie* (vers 457-459) un dialogue entre Néron et Sénèque offre quelques traits semblables :

*Decet timeri Cæsarem.*

NERO.

SENEC.

*At plus diligi.*

NERO.

*Metuant necesse est...*

*Jussisque nostris pareant...*

<sup>2</sup> Corneille (*Pompée*, acte III, scène II, vers 927 et 928) fait dire à César parlant à Ptolémée :

*Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin ;*

*Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.*

---

## BRITANNICUS

---

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez, toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours.

Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,

Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien, gardes !

JUNIE.

Que faites-vous ?

C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux.

Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie.

Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie ?

Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,

Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.

Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;

Seigneur, j'irai remplir le nombre des Vestales.

Ne lui disputez plus mes vœux infortunés :

Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine.

Dans son appartement, gardes, qu'on la remène.

Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur.

---

Geoffroy rappelle que, dans le vers de Racine, le Kain prononçait *souhaitez-la* avec un accent que n'avaient pas oublié ceux qui l'avaient entendu.

---

## JEAN RACINE

---

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédon's à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.



## Scène IX

NÉRON, BURRHUS<sup>1</sup>

BURRHUS.

Que vois-je ? Ô ciel !

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés,  
Te reconnais la main qui les a rassemblés.  
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,  
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,  
Que pour faire jouer ce ressort odieux.  
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux<sup>2</sup>.  
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,  
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur ? sans l'ouïr ? Une mère ?

---

<sup>1</sup> Var. NÉRON, BURRHUS, UN GARDE. (1736)

<sup>2</sup> Avant ce vers, l'édition de 1736 donne l'indication : « *Au garde* » et celle de M. Aimé-Martin : « *Apercevant Burrhus.* »

---

## JEAN RACINE

---

NÉRON.

Arrêtez<sup>1</sup> :

J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez ;  
Mais depuis quelques jours, tout ce que je désire  
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.  
Répondez-m'en, vous dis-je ; ou sur votre refus  
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus<sup>2</sup>.



---

<sup>1</sup> Néron, dans *Octavie* (vers 588 et 389), interrompt avec le même emportement les remontrances de Sénèque :

*Desiste tandem, jam gravis nimium mihi,  
Instare : licent facere quod Seneca improbat.*

<sup>2</sup> Lemazurier (*Galerie historique des acteurs du théâtre français*, tome I, p. 125) rapporte que l'acteur Beaubourg prononçait les deux derniers vers de cette scène avec des cris aigus et tout l'emportement de la férocité, ce qui était tout opposé à la manière de Baron. L'abbé de la Porte, dans ses *Anecdotes dramatiques*, le dit également. Il ajoute que « cette expression étrange renfermait tant de vérité que tout le monde était frappé de terreur. Ce n'était plus Beaubourg, c'était Néron lui-même. » Mais Voltaire reproche à Beaubourg d'avoir joué « comme un énergumène. »

## ACTE IV



## *Scène première*

AGRIPPINE, BURRHUS

BURRHUS.

Oui, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre :  
César lui-même ici consent de vous entendre.  
Si son ordre au palais vous a fait retenir,  
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.  
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,  
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée :  
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras ;  
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.  
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage<sup>1</sup>.  
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,  
Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,  
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.  
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse  
La cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse.  
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.

---

<sup>1</sup> Var. *Vous le voyez, c'est lui que la cour envisage.* (1670)

---

## BRITANNICUS

---

Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.



## Scène II

AGRIPPINE, NÉRON

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place<sup>1</sup>.  
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.  
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :  
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.  
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance

---

<sup>1</sup> Voltaire, dans son commentaire de *Rodogune* (acte II, scène III), dit qu'« il semble que Racine ait pris en quelque chose le discours de Cléopâtre à ses enfants pour modèle du grand discours d'Agrippine à Néron. » Il est certain que la situation offre dans les deux scènes des rapports frappants. Cléopâtre, qui a trempé dans le meurtre de Nicanor, son époux, se vante, comme Agrippine, de son crime ; et c'est, comme le dit Corneille dans *l'Examen* de sa tragédie, « pour remettre à ses fils devant les yeux combien ils lui ont d'obligation. » Si la rencontre n'est pas fortuite, et que Racine ait imité Corneille, il l'a imité en maître et avec une incontestable originalité. Voltaire fait remarquer dans la scène de Corneille une grande supériorité d'intérêt ; mais, comme peinture de caractère, achevée dans toutes ses nuances, on ne peut rien mettre au-dessus de la scène de Racine.

---

## BRITANNICUS

---

Entre l'Empire et vous avait mis de distance.  
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,  
Étaient même, sans moi, d'inutiles degrés.  
Quand de Britannicus la mère condamnée<sup>1</sup>  
Laisa de Claudius disputer l'hyménée,  
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,  
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,  
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée  
De vous laisser au trône où je serais placée.  
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.  
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,  
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce  
L'amour où je voulais amener sa tendresse.  
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux  
Écartait Claudius d'un lit incestueux.  
Il n'osait épouser la fille de son frère.  
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère  
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.  
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.  
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille :  
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.  
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,  
Et marqua de son sang ce jour infortuné<sup>2</sup>.  
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre  
Qu'un jour Claude à son fils dût<sup>3</sup> préférer son gendre ?

---

<sup>1</sup> C'est la fameuse Messaline.

<sup>2</sup> Voyez ci-dessus, la note du vers 63.

<sup>3</sup> M. Aimé-Martin a substitué *pût* à *dût*.

De ce même Pallas j'implorai le secours :  
Claude vous adopta, vaincu par ses discours ;  
Vous appela Néron; et du pouvoir suprême  
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.  
C'est alors que chacun, rappelant le passé,  
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé ;  
Que de Britannicus la disgrâce future  
Des amis de son père excita le murmure<sup>1</sup>.  
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;  
L'exil me délivra des plus séditieux ;  
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,  
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle.  
Engagé dès longtemps à suivre son destin,  
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin  
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite  
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite<sup>2</sup> ;  
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,  
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.  
Je fus sourde à la brigade, et crus la renommée.  
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,  
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,  
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> « Rogata... lex qua in familiam Claudiam et nomen Neronis transiret (Domitius)... Quibus patratris, nemo adeo expers misericordiae fuit, quem non Britannici fortunae moeror afficeret. » (Tacite, *Annales*, livre XII, chapitre XXVI.)

<sup>2</sup> « Claudius optimum quemque educatorem filii exsilio ac morte afficit, datosque a noverca custodiae ejus imponit. » (Tacite, *Annales*, livre XII, chapitre XLI.)

<sup>3</sup> Voltaire, dans *la Henriade*, chant VIII, parlant du maréchal de Biron, copie

---

## BRITANNICUS

---

De Claude en même temps épuisant les richesses,  
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.  
Les spectacles, les dons, invincibles appas<sup>1</sup>,  
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,  
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,  
Favorisaient en vous Germanicus mon père.  
Cependant Claudius penchait vers son déclin.  
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :  
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,  
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,  
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.  
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.  
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;  
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.  
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,  
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.  
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte<sup>2</sup>.  
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;  
Et tandis que Burrhus allait secrètement  
De l'armée en vos mains exiger le serment,  
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,  
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices ;

---

presque textuellement ce vers :

*Qui depuis... Mais alors il était vertueux.*

<sup>1</sup> *Appas*, dans le sens d'*appâts*.

<sup>2</sup> M. Aimé-Martin nous a conservé ici un souvenir du jeu de Talma : « Pendant qu'Agrippine, dit-il, prononce ce vers, il détourne ses regards avec ou sourire amer. »

Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité  
Du prince déjà mort demandait la santé<sup>1</sup>.  
Enfin des légions l'entière obéissance  
Ayant de votre empire affermi la puissance,  
On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,  
Apprit en même temps votre règne et sa mort.  
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :  
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.  
Du fruit de tant de soins à peine jouissant  
En avez-vous six mois paru reconnaissant,  
Que lassé d'un respect qui vous gênait peut-être.  
Vous avez affecté de ne me plus connaître<sup>2</sup>.  
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,  
De l'infidélité vous tracer des leçons,  
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.  
J'ai vu favoriser de votre confiance<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Tout ce récit est conforme à celui de Tacite : « Vota... pro incolumitate principis consules et sacerdotes nuncupabant, quum jam exanimis vestibus et fomentis obtegeretur... Cunctos aditus custodiis clauserat (*Agrippina*), crebroque vulgabat ire in melius valetudinem principis... Comitante Burro, Nero egreditur ad cohortem quæ more militiæ excubiis adest. Ibi, monente præfecto, festis vocibus exceptus... » (*Annales*, livre XII, chapitres LXVIII et LXIX.)

<sup>2</sup> Il y a *connaître* (*connaistre*) dans les éditions de 1670 et de 1676.

<sup>3</sup> Malgré l'accord de toutes les éditions imprimées du vivant de l'auteur, Louis Racine est d'avis que favoriser doit être une faute d'impression, et qu'il faut lire *favorisés*. Les éditions de la Harpe, de Geoffroy et de M. Aimé-Martin ont adopté cette correction. Nous maintenons l'ancien texte, que nous croyons fort bon. Après voir, *entendre*, cet emploi de l'infinifit est très régulier. Pour ne pas

Othon, Sénécion, jeunes voluptueux<sup>1</sup>,  
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;  
Et lorsque vos mépris excitant mes murmures,  
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,  
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)  
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.  
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;  
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :  
Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour,  
Devient en une nuit l'objet de votre amour ;  
Je vois de votre cœur Octavie effacée,  
Prête à sortir du lit où je l'avais placée ;  
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;  
Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté :  
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.  
Et lorsque convaincu de tant de perfidies,  
Vous deviez ne me voir que pour les expier.

---

chercher loin un exemple, un peu plus bas au vers 1242 : « De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés, » *dicter* n'équivaut-il pas aussi à un infinitif passif dont a vos volontés » serait le sujet ?

<sup>1</sup> M. Salvius Othon est celui même qui devint empereur. Claudius Sénécion était fils d'un affranchi de Claude. Quelques-uns pensent qu'il ne fait qu'un avec Tullius Sénécion compromis dans la conjuration de Pison. Voici le passage de Tacite que Racine a eu en vue : « Infracta paulatim potentia matris, delapso Nerone in amorem libertæ cui vocabulum Acte fuit, simul assumptis in conscientiam Othone et Claudio Senecione, adolescentulis decoris, quorum Otho familia consulari, Senecio liberto Cæsaris patre genitus, ignara matre, dein frustra obnitente, penitus irrepserant per luxum et ambigua secreta. » (*Annales*, livre XIII, chapitre XII.)

C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'Empire ;  
Et sans vous fatiguer du soin de le redire.  
Votre bonté. Madame, avec tranquillité  
Pouvait se reposer sur ma fidélité.  
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues  
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues  
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous.  
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.  
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,  
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses ?  
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?  
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?  
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ? »  
Non que si jusque-là j'avais pu vous complaire,  
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder  
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander.  
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.  
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse :  
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités  
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés<sup>1</sup>,  
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance  
M'avait encor laissé sa simple obéissance.  
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux

---

<sup>1</sup> Nous ne citerons pas comme une variante, mais comme une faute d'impression, la leçon de 1670 :

*De s'ouïr par ma voix dicter leurs volontés.*

---

## BRITANNICUS

---

Porter en murmurant leurs aigles devant vous,  
Honteux de rabaïsser par cet indigne usage  
Les héros dont encore elles portent l'image.  
Toute autre se serait rendue à leurs discours ;  
Mais si vous ne régniez, vous vous plaignez toujours<sup>1</sup>.  
Avec Britannicus contre moi réunie.  
Vous le fortifiez du parti de Junie ;  
Et la main de Pallas trame tous ces complots ;  
Et lorsque, malgré moi, j'assure mon repos,  
On vous voit de colère et de haine animée,  
Vous voulez présenter mon rival à l'armée :  
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur, ingrat ? L'avez-vous cru ?  
Quel serait mon dessein ? qu'aurais-je pu prétendre ?  
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre ?  
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,  
Si mes accusateurs observent tous mes pas,  
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,  
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère ?  
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,  
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,  
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,  
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Tacite rapporte un reproche semblable que Tibère adressa à la première Agrippine, veuve de Germanicus. Il lui représenta qu'on ne faisait pas tort à ses droits parce qu'elle ne régnait pas : « Corruptam... græco versu admonuit non ideo tædi, quia non regnaret. » (*Annales*, livre IV, chapitre LII.)

<sup>2</sup> « Vivere ego, Britannico potiente rerum, poteram?... Desunt scilicet mihi

---

## JEAN RACINE

---

Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours :  
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.  
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses  
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.  
Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté  
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.  
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune<sup>1</sup>  
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?  
Je n'ai qu'un fils. Ô ciel, qui m'entends aujourd'hui,  
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?  
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ;  
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue  
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;  
J'ai fait ce que j'ai pu : vous réglez, c'est assez.  
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,  
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,  
Pourvoi que par ma mort tout le peuple irrité  
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc ! prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace<sup>2</sup>,

---

accusatores, qui non verba, impatentia caritatis aliquando incauta, sed ea crimina objiciant quibus, nisi a filio, absolvi non possim. » {Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre XXI.)

<sup>1</sup> Les éditions de 1681 et de 1689 ont :

*Que je suis malheureuse ! Et par quelle fortune.*

C'est très probablement une faute d'impression.

<sup>2</sup> Tacite dit aussi que dans l'entrevue qu'elle eut avec son fils, Agrippine obtint

---

## BRITANNICUS

---

Que de Britannicus on calme le courroux,  
Que Junie à son choix puisse prendre un époux,  
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure.  
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,  
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter<sup>1</sup>,  
À votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnaissance  
Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;  
Et je bénis déjà cette heureuse froideur.  
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.  
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie ;  
Avec Britannicus je me réconcilie ;  
Et quant à cet amour qui nous a séparés,  
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.  
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.  
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

---

la punition de ses accusateurs, et des récompenses pour ses amis : « Ultionem in delatores et præmia amicis obtinuit. » (*Annales*, livre XIII, chapitre XXI.)

<sup>1</sup> Avant ce vers, l'édition de 1670 donne, en note, l'indication : « Burrhus rentre ; » l'édition de 1736 et celle de M. Aimé-Martin : « Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre. »

## Scène III

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS.

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassements  
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants<sup>1</sup> !  
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire.  
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,  
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,  
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence ;  
Mais son inimitié vous rend ma confiance.  
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.  
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur ?

NÉRON.

C'en est trop ; il faut que sa ruine

---

<sup>1</sup> Quelques éditions, comme celles de 1713 et de 1728, ont :  
*Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants !*

---

## BRITANNICUS

---

Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.  
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.  
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;  
Et je ne prétends pas que sa coupable audace  
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein

Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burhus !

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre ?

Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre ?

Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?

Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?

Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON.

Quoi ? toujours enchaîné de ma gloire passée,

J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour

Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,

Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire<sup>1</sup> ?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits<sup>2</sup>  
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?  
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.  
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :  
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;  
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.  
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,  
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,  
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,  
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés<sup>3</sup>.  
Britannicus mourant excitera le zèle  
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.  
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs.  
Qui, même après leur mort, auront des successeurs<sup>4</sup> :

---

<sup>1</sup> On croit surprendre dans Corneille (*Tite et Bérénice*, vers 991 et 992) une réminiscence du vers de Racine :

*N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,  
Que pour assujettir l'Empereur à l'Empire ?*

<sup>2</sup> Sénèque, dans la tragédie d'*Octavie* (vers 472-491), parle à Néron dans le même sens. Mais Racine n'a rien trouvé à imiter directement dans les faibles vers du tragique latin. Il a, au contraire, dans ce discours de Burrhus fait beaucoup d'emprunts au traité de la Clémence de Sénèque. Nous allons les signaler.

<sup>3</sup> « Hoc... inter cætera vel pessimum habet crudelitas, quod perseverandum est, nec ad meliora patet regressus ; scelera enim sceleribus tueuda sunt. » (Sénèque, *de Clementia*, livre I, chapitre XIII.)

<sup>4</sup> « Regia crudelitas auget inimicorum numerum tollendo. Parentes enim liberique eorum qui interfecti sunt, et propinqui, et amici, in locum

---

## BRITANNICUS

---

Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.  
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,  
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,  
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.  
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience  
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?  
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?  
Dans quel repos, ô ciel ! les avez-vous coulés !  
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :  
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime<sup>1</sup> ;  
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer<sup>2</sup> ;  
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;  
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;  
Je vois voler partout les cœurs à mon passage<sup>3</sup> ! »

---

singulorum succedunt.» (Sénèque, *de Clementia*, livre I, chapitre VIII.)

Cornelle a puisé à la même source, dans *Cinna* :

*Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter ;*

*Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.*

*Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :*

*Une tête coupée en fait renâître mille ;*

*Et le sang répandu de mille conjurés*

*Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.*

(*Cinna*, acte IV, scène II, vers 1163-1168.)

<sup>1</sup> « Juvat... ita loqui secum : « ...Ex nostro responso lætitiæ causas populi urbesque concipiunt, etc. » (*De Clementia*, livre I, chapitre I.)

<sup>2</sup> Les éditions de 1713, 1722, 1728 et 1700 portent :

*On ne voit plus le peuple à mon nom s'alarmer.*

<sup>3</sup> « Illius demum magnitudo stabilis fundataque est, ... quo procedente, non, tanquam malum aliquid aut noxium animal e cubili prosilierit, diffugiunt, sed tanquam ad clarum ac beneficum sidus certatim advolant. » (*De Clementia*,

Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux !  
Le sang le plus abject vous était précieux<sup>1</sup>.  
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable  
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable ;  
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité :  
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté ;  
Et plaignant les malheurs attachés à l'Empire,  
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire<sup>2</sup>. »  
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur  
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.  
On ne me verra point survivre à votre gloire.  
Si vous allez commettre une action si noire,  
*Il se jette à genoux<sup>3</sup>.*  
Me voilà prêt. Seigneur : avant que de partir,  
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir ;  
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée ;  
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.  
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur ;  
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.  
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides  
Qui vous osent donner ces conseils parricides.  
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

---

livre I, chapitre III.)

<sup>1</sup> « Summa parcimonia etiam vilissimi sanguinis. » (*Ibidem*, livre I, chapitre I.)

<sup>2</sup> Suétone rapporte ce mot de Néron. « Quum de supplicio cujasdam capite damnati, ut ex more subscriberet, admoneretur : « Quam vellem, inquit, nescire litteras ! » (*Neron*, chapitre X.) Voyez aussi *de Clementia*, livre II, chapitre I.

<sup>3</sup> Dans l'édition de 1736 : « *Se jetant aux pieds de Néron.* »

---

## BRITANNICUS

---

NÉRON.

Ah ! que demandez-vous ?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,  
Seigneur ; on le trahit : je sais son innocence ;  
Je vous répons pour lui de son obéissance.  
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

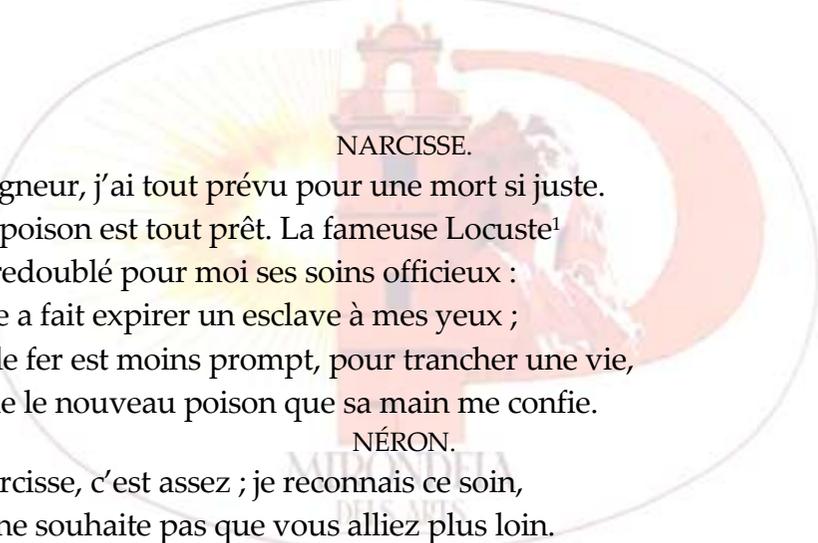
NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.



## Scène IV

NÉRON, NARCISSE



NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.  
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste<sup>1</sup>  
A redoublé pour moi ses soins officieux :  
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;  
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,  
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez ; je reconnais ce soin,  
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

---

<sup>1</sup> Locuste fut longtemps comptée, dit Tacite (*Annales*, livre XII, chapitre LXVI), parmi les instruments d'État, « diu inter instrumenta regni habita. » C'était elle qui avait préparé le poison dont mourut Claude. Suétone (*Néron*, chapitre XXXIII) dit que Néron demanda à Locuste le poison qu'il voulait donner à Britannicus, et que l'essai en fut fait sur un bouc et sur un pourceau. Tacite (*Annales*, livre XIII, chapitre XV) raconte que l'agent choisi par Néron pour l'empoisonnement de Britannicus fut Julius Pollion, tribun d'une cohorte prétorienne, qui tenait sous sa garde Locuste, alors condamnée pour ses crimes.

---

## BRITANNICUS

---

NARCISSE.

Quoi ? pour Britannicus votre haine affaiblie  
Me défend...

NÉRON.

Oui, Narcisse, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,  
Seigneur ; mais il s'est vu tantôt emprisonner :  
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.  
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :  
Il saura que ma main lui devait présenter  
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.  
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !  
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur ; et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?  
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,  
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis :  
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

---

## JEAN RACINE

---

NÉRON.

De quoi ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment :

Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste  
On verrait succéder un silence modeste ;  
Que vous-même à la paix souscriviez le premier,  
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?  
Je n'ai que trop de pente à punir son audace ;  
Et si je m'en croyais, ce triomphe indiscret  
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.  
Mais de tout l'univers quel sera le langage ?  
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage.  
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,  
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ?  
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?  
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours ?  
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?  
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire ?  
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?  
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.  
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.  
Tant de précaution affaiblit votre règne :  
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.  
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés :

---

## BRITANNICUS

---

Ils adorent la main qui les tient enchaînés.  
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.  
Leur prompte servitude a fatigué Tibère<sup>1</sup>.  
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,  
Que je reçus de Claude avec la liberté,  
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,  
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.  
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?  
Faites périr le frère, abandonnez la sœur :  
Rome, sur ses autels prodiguant les victimes<sup>2</sup>,  
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes ;  
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés  
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.  
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.  
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,  
Donner à sa vertu des armes contre moi.  
J'oppose à ses raisons un courage inutile :  
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit :  
Son adroite vertu ménage son crédit ;

---

<sup>1</sup> Racine fait allusion à ce passage de Tacite : « Mémorise proditur Tiberium, quoties euria egrederetur, græcis verbis in hunc modum eloqui solitum, O homines ad servitutem paratos ! » Scilicet etiam illum qui libertatem pullicam nollet tam projectæ servientium patientiæ tædebat. » (*Annales*, livre III, chapitre LXV.)

<sup>2</sup> Var. *Rome, sur les autels prodiguant les victimes.* (1670 et 76)

Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :  
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée ;  
Vous seriez libre alors, Seigneur ; et devant vous  
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.  
Quoi donc ? ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?  
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'Empire ;  
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :  
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.  
Pour toute ambition, pour vertu singulière,  
Il excelle à conduire un char dans la carrière,  
À disputer des prix indignes de ses mains,  
À se donner lui-même en spectacle aux Romains.  
À venir prodiguer sa voix sur un théâtre,  
À réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,  
Tandis que des soldats, de moments en moment,  
Vont arracher pour lui les applaudissements. »  
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON.

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

## ACTE V



## *Scène première*

BRITANNICUS, JUNIE

BRITANNICUS.

Oui, Madame, Néron, qui l'aurait pu penser ?  
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.  
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse ;  
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse  
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,  
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements ;  
Il éteint cet amour, source de tant de haine ;  
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.  
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,  
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,  
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire  
Il semble me céder la gloire de vous plaire,  
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,  
Et lui laisse le reste avec moins de regret.  
Quoi ? je ne serai plus séparé de vos charmes ?  
Quoi ? même en ce moment je puis voir sans alarmes  
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur.

---

## BRITANNICUS

---

Qui m'ont sacrifié l'Empire et l'Empereur<sup>1</sup> ?  
Ah ! Madame. Mais quoi ? Quelle nouvelle crainte  
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte ?  
D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux  
Avec de longs regards se tournent vers les cieus ?  
Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même ;

Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez ?

JUNIE.

Hélas ! si je vous aime ?

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS.

Quoi ? vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

JUNIE.

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte ;

Il me fuit, il vous cherche : un si grand changement

Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine :

Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.

Grâce aux préventions de son esprit jaloux,

---

<sup>1</sup> Louis Racine, dans ses *Notes sur la langue de Britannicus*, dit que, suivant la remarque du P. Bouhours, *sacrifier* en ce sens était alors nouveau.

---

## JEAN RACINE

---

Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.  
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître<sup>1</sup> ;  
Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître :  
Je crois qu'à mon exemple impuissant à trahir,  
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :  
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.  
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour ;  
Mais, si je l'ose dire, hélas ! dans cette cour  
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !  
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !  
Avec combien de joie on y trahit sa foi !  
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,  
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte ?  
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat.  
Soulever contre lui le peuple et le sénat.  
Que dis-je ? Il reconnaît sa dernière injustice.  
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.  
Ah ! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point...

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie<sup>2</sup> ?

---

<sup>1</sup> Il y a *paraître* (*paraistre*) dans toutes les éditions publiées du vivant de Racine.

<sup>2</sup> Var. *Lui, me trahir ? Hé quoi ! vous voulez donc, Madame,*

---

## BRITANNICUS

---

JUNIE.

Et que sais-je ? Il y va, Seigneur, de votre vie.  
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit ;  
Je crains Néron ; je crains le malheur qui me suit.  
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue.  
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue<sup>1</sup>.  
Hélas ! si cette paix dont vous vous repaissez  
Couvrirait contre vas jouis quelques pièges dressés ;  
Si Néron, irrité de notre intelligence,  
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance !  
S'il préparait ses coups, tandis que je vous vois !  
Et si je vous parlais pour la dernière fois !  
Ah ! Prince.

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah ! ma chère princesse !  
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse ?  
Quoi ? Madame, en un jour où plein de sa grandeur  
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,

---

*Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon âme ?*

*Seul de tous mes amis Narcisse m'est resté.*

*L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté ?*

*S'est-il rendu, Madame, indigne de la mienne ?*

*Néron de temps en temps souffre qu'il l'entretienne,*

*Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,*

*Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.*

*[Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?] (1670)*

<sup>1</sup> Le gallicisme qui permet la suppression du pronom personnel devant l'infinitif d'un verbe réfléchi, dépendant des verbes *laisser*, *voir*, *penser*, et de quelques autres, a déjà été noté par nous aux vers 1410 d'*Andromaque*, 145 des *Plaideurs*, enfin 979 de *Britannicus*.

---

## JEAN RACINE

---

Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,  
Aux pompes de sa cour préférer ma misère !  
Quoi ? dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,  
Refuser un empire, et pleurer à mes yeux !  
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes :  
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.  
Je me rendrais suspect par un plus long séjour :  
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,  
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,  
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.  
Adieu.

Prince...

JUNIE.

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

MIRONDELA  
DELS ARTS

## Scène II

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous ? Partez en diligence :  
Néron impatient se plaint de votre absence.  
La joie et le plaisir de tous les conviés  
Attend pour éclater que vous vous embrassiez.  
Ne faites point languir une si juste envie :  
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, et d'un esprit content  
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend<sup>1</sup>.  
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos<sup>2</sup> traces,  
Madame ; et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

---

<sup>1</sup> Luneau de Boisjermain a fait remarquer la ressemblance de ces deux vers avec les deux derniers de l'*Héraclius* de Corneille :

*Allons lui rendre hommage, et d'un esprit coûtent  
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.*

<sup>2</sup> Dans l'édition de 1670 il y a, par erreur sans doute : *ses*, au lieu de *vos*.

## Scène III

AGRIPPINE, JUNIE

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux  
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.  
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage ?  
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,  
Ai-je pu rassurer mes esprits agités ?  
Hélas ! à peine encor je conçois ce miracle.  
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,  
Le changement, Madame, est commun à la cour ;  
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face :  
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.  
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains :  
Néron m'en a donné des gages trop certains.  
Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses

Il m'a renouvelé la foi de ses promesses !  
Par quels embrassements il vient de m'arrêter !  
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter ;  
Sa facile bonté, sur son front répandue,  
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.  
Il s'épanchait en fils, qui vient en liberté  
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.  
Mais bientôt, reprenant un visage sévère,  
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,  
Sa confiance auguste a mis entre mes mains  
Des secrets d'où dépend le destin des humains<sup>1</sup>.  
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,  
Son cœur n'enferme point une malice noire ;  
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,  
Abusaient contre nous de sa facilité.  
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline ;  
Rome encore une fois va connaître Agrippine :  
Déjà de ma faveur on adore le bruit.  
Pendant en ces lieux n'attendons pas la nuit.  
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste  
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.  
Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus ?

---

<sup>1</sup> Tacite a fourni les principaux traits de cette entrevue avec Néron que raconte Agrippine. Chez l'historien, la scène se passe à un autre moment, lorsque Néron fait venir à Baies sa mère, dont il a déjà préparé la mort : « Piuribus sermonibus, modo familiarite juvenili Nero, et rursus adductus, quasi seria consociaret, tracto in longum convictu, prosequitur abeuntem, artius oculis et pectori hærens. » (*Annales*, livre XIV, chapitre IV.)

---

## JEAN RACINE

---

Que peut-on faire ?

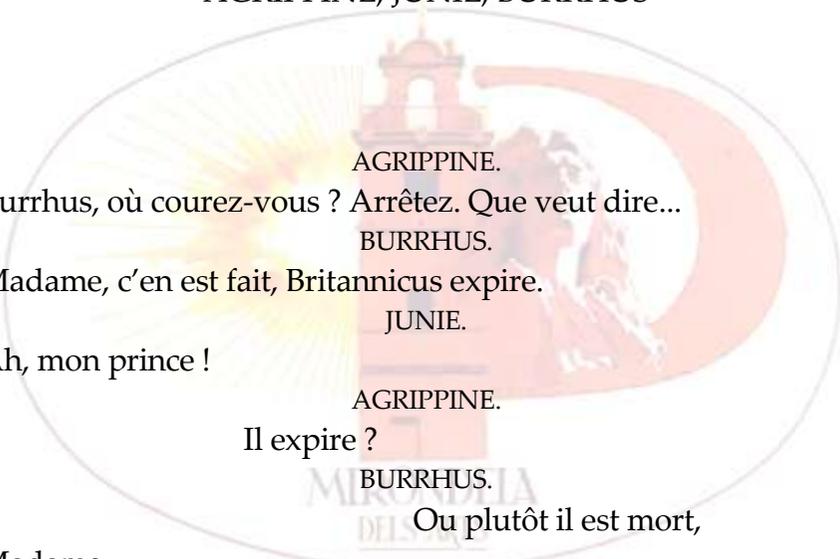
JUNIE.

Ô ciel, sauvez Britannicus !



## Scène IV

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS



AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah, mon prince !

AGRIPPINE.

Il expire ?

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,

Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport.

Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

## Scène V

AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre.

Madame : il faut quitter la cour et l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi ? du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.

À peine l'Empereur a vu venir son frère,

Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain

César prend le premier une coupe à la main :

« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,

Ma main de cette coupe épanche les prémices,

Dit-il ; Dieux, que j'appelle à cette effusion,

Venez favoriser notre réunion. »

Par les mêmes serments Britannicus se lie ;

La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie ;

---

## BRITANNICUS

---

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,  
Le fer ne produit point de si puissants efforts<sup>1</sup>,  
Madame : la lumière à ses yeux est ravie ;  
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.  
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :  
La moitié s'épouvante et sort avec des cris ;  
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage  
Sur les yeux de César composent leur visage<sup>2</sup>.  
Cependant sur son lit il demeure penché ;  
D'aucun étonnement il ne paraît touché :  
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,  
À souvent sans péril attaqué son enfance<sup>3</sup>. »  
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,  
Et sa perfide joie éclate malgré lui.  
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse.  
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;  
Et j'allais, accablé de cet assassinat,  
Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> « Tam præcipitem necem quam si ferro urgeretur. » (Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre XV.)

<sup>2</sup> « Trepidatur a circumsedentibus : diffugiunt imprudentes ; at quibus altior intellectus, resistunt defixi, et Neronem intuentes. » (*Ibidem*, livre XIII, chapitre XVI.)

<sup>3</sup> « Ille, ut erat reclinis, et nescio similis, solitum ita ait per comitalem morbum, quo primum ab infantia adflicaretur Britannicus, et redituros paulatim visus sensusque. » (Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre XVI.)

<sup>4</sup> Var. *Le voici. Vous verrez si je suis sa complice.*

---

## JEAN RACINE

---

*Demeurez.* (1670)

Là commençait, dans la même édition de 1670, une scène (la sixième) que Racine supprima depuis. La voici, avec le commencement de la scène suivante :

### Scène VI

NÉRON, AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS

NÉRON, à Junie.

*De vos pleurs j'approuve la justice.  
Mais, Madame, évitez ce spectacle odieux ;  
Moi-même en frémissant j'en détourne les yeux.  
Il est mort. Tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.  
Ainsi de nos desseins la fortune se joue.  
Quand nous nous rapprochons, le ciel nous désunit.*

JUNIE.

*J'aimais Britannicus, Seigneur : je vous l'ai dit.  
Si de quelque pitié ma misère est suivie,  
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie  
Un entretien conforme à l'état où je suis.*

NÉRON.

*Belle Junie, allez ; moi-même je vous suis.  
Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,  
Vous...*

### Scène VII

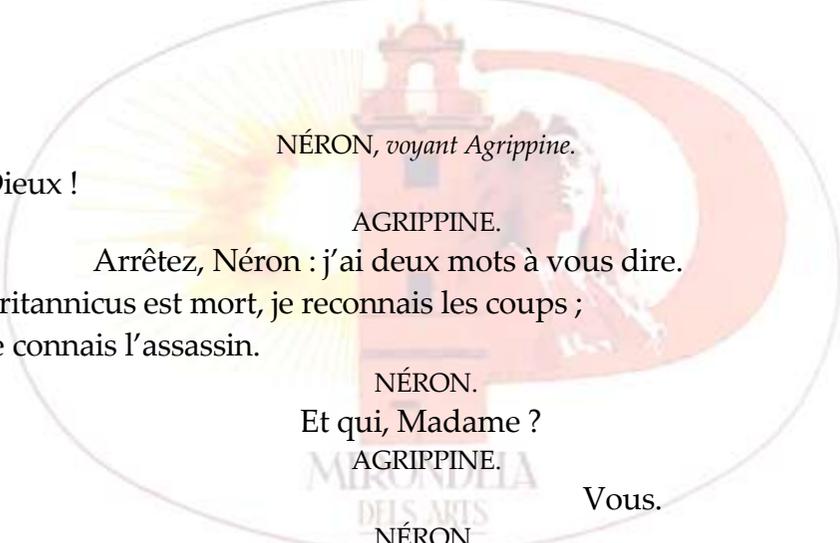
AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE

AGRIPPINE.

*Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.*

## Scène VI

AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE



NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux !

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.

Britannicus est mort, je reconnais les coups ;

Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, Madame ?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi ! Voilà les soupçons dont vous êtes capable,  
Il n'est point de malheurs dont je ne sois coupable ;  
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours.  
Ma main de Claude même aura tranché les jours.  
Son fils vous était cher : sa mort peut vous confondre ;  
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné :

---

## JEAN RACINE

---

Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE.

Hé ! Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?

Britannicus, Madame, eut des desseins secrets

Qui vous auraient coûté de plus justes regrets.

Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie :

De vos propres bontés il vous aurait punie.

Il vous trompait vous-même ; et son cœur offensé<sup>1</sup>

Prétendait tôt on tard rappeler le passé.

Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,

Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,

Sur ma fidélité César s'en soit remis,

Laissez les pleurs. Madame, à vos seuls ennemis.

Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres,

Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron, avec de tels ministres<sup>2</sup>.

Par des faits glorieux tu te vas signaler.

---

<sup>1</sup> Var. *Madame, il vous trompait, et son cœur offensé.* (1670 et 76)

<sup>2</sup> Ces vers sont ainsi ponctués dans plusieurs éditions récentes, dans celles, entre autres, de 1807, de 1808 et de M. Aimé-Martin :

*...Poursuis, Néron : avec de tels ministres.*

*Par des faits glorieux, etc.*

Nous avons suivi la ponctuation des éditions imprimées du vivant de Racine. Quelques éditions du commencement du dix-huitième siècle, par exemple celle de 1713, mettent avec de tels ministres entre deux virgules, et laissent le sens indéterminé. – L'édition de 1807 remplace en outre : « tu te vas signaler, » par : « tu vas te signaler. »

Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.  
Ta main a commencé par le sang de ton frère ;  
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère<sup>1</sup>.  
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais<sup>2</sup> ;  
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.  
Mais je veux que ma mort te soit même inutile.  
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.  
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,  
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi<sup>3</sup>.  
Tes remords te suivront comme autant de furies ;  
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;  
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,  
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.  
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,  
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;  
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,  
Tu te verras forcé de répandre le tien ;  
Et ton nom paraîtra, dans la race future,  
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

---

<sup>1</sup> « Parricidii exemplum intelligebat (*Agrippina*). » (Tacite, *Annales*, livre XIII, chapitre XVI.)

<sup>2</sup> Var. *Tu le fatigueras d'entendre tes forfaits.* (1670 et 76)

<sup>3</sup> *Et quuin frigida mors anima seduxerit artus,  
Omnibus timbra locis adero : dabis, improbe, pœnas.*  
(*Énéide*, livre IV, vers 385 et 386.)

Racine a surtout pensé aux visions vengeresses qui, d'après le récit de Tacite, assiégèrent ce fils parricide : « *Obversabatur... maris illius et littorum gravis adspæctus ; et erant qui crederent sonitum tubæ collibus circum editis, planetusque tumulo matris audiri.* » (*Annales*, livre XIV, chapitre X.)

---

## JEAN RACINE

---

Voilà ce que mon cœur se présage de toi.

Adieu : tu peux sortir.

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.



## Scène VII<sup>1</sup>

AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE.

Ah ciel ! de mes soupçons quelle était l'injustice !  
Je condamnais Burrhus, pour écouter Narcisse.  
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux  
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux ?  
C'en est fait : le cruel n'a plus rien qui l'arrête ;  
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.  
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah ! Madame, pour moi j'ai vécu trop d'un jour.  
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,  
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !  
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,  
Un gage trop certain des malheurs de l'État !  
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;  
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère ;

---

<sup>1</sup> Cette scène est la scène VIII dans l'édition de 1670.

---

## JEAN RACINE

---

Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,  
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.  
Ses yeux indifférents ont déjà la constance  
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.  
Qu'il achève, Madame, et qu'il fasse périr  
Un ministre importun, qui ne le peut souffrir.  
Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère,  
La plus soudaine mort me sera la plus chère.



## Scène VIII

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

ALBINE.

Ah ! Madame ; ah ! Seigneur, courez vers l'Empereur :  
Venez sauver César de sa propre fureur.  
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi ? Junie elle-même a terminé sa vie ?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui.  
Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.  
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie :  
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;  
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,  
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.  
Des portes du palais elle sort éperdue.  
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;  
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,  
Que de ses bras pressants elle tenait liés :  
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,

Protège en ce moment le reste de ta race.  
Rome dans ton palais vient de voir immoler  
Le seul de tes neveux qui te put ressembler.  
On veut après sa mort que je lui sois parjure ;  
Mais pour lui conserver une foi toujours pure,  
Prince, je me dévoue à ces dieux immortels  
Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »  
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,  
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,  
S'attendrit à ses pleurs ; et plaignant son ennui,  
D'une commune voix la prend sous son appui.  
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années  
Au culte des autels nos vierges destinées  
Gardent fidèlement le dépôt précieux  
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.  
César les voit partir sans oser les distraire.  
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire.  
Il vole vers Junie ; et sans s'épouvanter,  
D'une profane main commence à l'arrêter.  
De mille coups mortels son audace est punie ;  
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.  
César, de tant d'objets en même temps frappé,  
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.  
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche ;  
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.  
Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés  
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;  
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude  
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,

---

## BRITANNICUS

---

Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,  
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.  
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice,  
Il se perdrait, Madame.

AGRIPPINE.

Il se ferait justice.

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.  
Voyons quel changement produiront ses remords,  
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

